

Trois contes

Gustave Flaubert

The Project Gutenberg EBook of Trois contes, by Gustave Flaubert

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Trois contes

Author: Gustave Flaubert

Release Date: April 17, 2004 [EBook #12065]
[Date last updated: September 23, 2004]

Language: French

Character set encoding: ASCII

***** START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK TROIS CONTES *****

Produced by Tonya Allen, Renald Levesque and the Online Distributed Proofreading Team. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

GUSTAVE FLAUBERT

TROIS CONTES

UN COEUR SIMPLE
LA LEGENDE DE SAINT-JULIEN L'HOSPITALIER
HERODIAS

CINQUIEME EDITION
1877

UN COEUR SIMPLE

Pendant un demi-siècle, les bourgeoises de Pont-l'Évêque envierent à Mme Aubain sa servante Felicité.

Pour cent francs par an, elle faisait la cuisine et le ménage, cousait, lavait, repassait, savait brider un cheval, engraisser les volailles, battre le beurre, et resta fidèle à sa maîtresse, — qui cependant n'était pas une personne agréable.

Elle avait épousé un beau garçon sans fortune, mort au commencement de **1809, en lui laissant deux enfants très-jeunes avec une quantité de** dettes. Alors elle vendit ses immeubles, sauf la ferme de Touques et la ferme de Geffosses, dont les rentes montaient à 8,000 francs tout au plus, et elle quitta sa maison de Saint-Melaine pour en habiter une autre moins dispendieuse, ayant appartenu à ses ancêtres et placée derrière les halles.

Cette maison, revêtue d'ardoises, se trouvait entre un passage et une ruelle aboutissant à la rivière. Elle avait intérieurement des **différences de niveau qui faisaient trebucher. Un vestibule étroit** séparait la cuisine de la _salle_ où Mme Aubain se tenait tout le long du jour, assise près de la croisée dans un fauteuil de paille. Contre le lambris, peint en blanc, s'alignaient huit chaises d'acajou. Un vieux piano supportait, sous un baromètre, un tas pyramidal de boîtes et de cartons. Deux bergeres de tapisserie flanquaient la cheminée en marbre jaune et de style Louis XV. La pendule, au milieu, représentait un temple de Vesta; — et tout l'appartement sentait un peu le mois, car le plancher était plus bas que le jardin.

Au premier étage, il y avait d'abord la chambre de "Madame", très-grande, tendue d'un papier à fleurs pâles, et contenant le portrait de "Monsieur" en costume de muscadin. Elle communiquait avec une chambre plus petite, où l'on voyait deux couchettes d'enfants, sans matelas. Puis venait le salon, toujours fermé, et rempli de meubles recouverts d'un drap. Ensuite un corridor menait à un cabinet d'étude; des livres et des paperasses garnissaient les rayons d'une bibliothèque entourant de ses trois côtes un large bureau de bois noir. Les deux panneaux en retour disparaissaient sous des dessins à la plume, des paysages à la gouache et des gravures d'Audran, souvenirs d'un temps meilleur et d'un luxe évanoui. Une lucarne au second étage éclairait la chambre de Felicité, ayant vue sur les prairies.

Elle se levait dès l'aube, pour ne pas manquer la messe, et travaillait jusqu'au soir sans interruption; puis, le dîner étant fini, la vaisselle en ordre et la porte bien close, elle enfouissait la bûche sous les cendres et s'endormait devant l'âtre, son rosaire à la main. Personne, dans les marchandages, ne montrait plus d'entêtement. Quant à la propreté, le poli de ses casseroles faisait le désespoir des autres servantes. Économe, elle mangeait avec lenteur, et recueillait du doigt sur la table les miettes de son pain, — un pain de douze livres, cuit exprès pour elle, et qui durait vingt jours.

En toute saison elle portait un mouchoir d'indienne fixé dans le dos par une épingle, un bonnet lui cachant les cheveux, des bas gris, un jupon rouge, et par-dessus sa camisole un tablier à bavette, comme les infirmières d'hôpital.

Son visage était maigre et sa voix aigue. À vingt-cinq ans, on lui en donnait quarante. Dès la cinquantaine, elle ne marqua plus aucun âge; — et, toujours silencieuse, la taille droite et les gestes mesurés, semblait une femme en bois, fonctionnant d'une manière automatique.

Elle avait eu, comme une autre, son histoire d'amour.

Son pere, un macon, s'etait tue en tombant d'un echafaudage. Puis sa mere mourut, ses soeurs se disperserent, un fermier la recueillit, et l'employa toute petite a garder les vaches dans la campagne. Elle grelottait sous des haillons, buvait a plat ventre l'eau des mares, a propos de rien etait battue, et finalement fut chassée pour un vol de trente sols, qu'elle n'avait pas commis. Elle entra dans une autre ferme, y devint fille de basse-cour, et, comme elle plaisait aux patrons, ses camarades la jalouaient.

Un soir du mois d'aout (elle avait alors dix-huit ans), ils l'entrainerent a l'assemblee de Colleville. Tout de suite elle fut etourdie, stupefaite par le tapage des menetriers, les lumieres dans les arbres, la bigarrure des costumes, les dentelles, les croix d'or, cette masse de monde sautant a la fois. Elle se tenait a l'ecart modestement, quand un jeune homme d'apparence cossue, et qui fumait sa pipe les deux coudes sur le timon d'un banneau, vint l'inviter a la danse. Il lui paya du cidre, du cafe, de la galette, un foulard, et, s'imaginant qu'elle le devinait, offrit de la reconduire. Au bord d'un champ d'avoine, il la renversa brutalement. Elle eut peur et se mit a crier. Il s'eloigna.

Un autre soir, sur la route de Beaumont, elle voulut depasser un grand chariot de foin qui avançait lentement, et en frolant les roues elle reconnut Theodore.

Il l'aborda d'un air tranquille, disant qu'il fallait tout pardonner, puisque c'etait "la faute de la boisson".

Elle ne sut que repondre et avait envie de s'enfuir.

Aussitot il parla des recoltes et des notables de la commune, car son pere avait abandonne Colleville pour la ferme des Ecots, de sorte que maintenant ils se trouvaient voisins.--"Ah!" dit-elle. Il ajouta qu'on desirait l'etablir. Du reste, il n'etait pas presse, et attendait une femme a son gout. Elle baissa la tete. Alors il lui demanda si elle pensait au mariage. Elle reprit, en souriant, que c'etait mal de se moquer.--"Mais non, je vous jure!" et du bras gauche il lui entoura la taille; elle marchait soutenue par son etreinte; ils se ralentirent. Le vent etait mou, les etoiles brillaient, l'enorme charree de foin oscillait devant eux; et les quatre chevaux, en trainant leurs pas, soulevaient de la poussiere. Puis, sans commandement, ils tournerent a droite. Il l'embrassa encore une fois. Elle disparut dans l'ombre.

Theodore, la semaine suivante, en obtint des rendez-vous.

Ils se rencontraient au fond des cours, derriere un mur, sous un arbre isole. Elle n'etait pas innocente a la maniere des demoiselles,--les animaux l'avaient instruite;--mais la raison et l'instinct de l'honneur l'empecherent de faillir. Cette resistance exaspera l'amour de Theodore, si bien que pour le satisfaire (ou naivement peut-etre) il proposa de l'epouser. Elle hesitait a le croire. Il fit de grands serments.

Bientot il avoua quelque chose de facheux: ses parents, l'annee demiere, lui avaient achete un homme; mais d'un jour a l'autre on pourrait le reprendre; l'idee de servir l'effrayait. Cette couardise fut pour Felicite une preuve de tendresse; la sienne en redoubla. Elle s'echappait la nuit, et, parvenue au rendez-vous, Theodore la torturait avec ses inquietudes et ses instances.

Enfin, il annonça qu'il irait lui-meme a la Prefecture prendre des informations, et les apporterait dimanche prochain, entre onze heures et minuit.

Le moment arrive, elle courut vers l'amoureux.

A sa place, elle trouva un de ses amis.

Il lui apprit qu'elle ne devait plus le revoir. Pour se garantir de la conscription, Theodore avait epouse une vieille femme tres-riche, Mme Lehoussais, de Toucques.

Ce fut un chagrin desordonne. Elle se jeta par terre, poussa des cris, appela le bon Dieu, et gemit toute seule dans la campagne jusqu'au soleil levant. Puis elle revint a la ferme, declara son intention d'en partir; et, au bout du mois, ayant recu ses comptes, elle enferma tout son petit bagage dans un mouchoir, et se rendit a Pont-l'Eveque.

Devant l'auberge, elle questionna une bourgeoise en capeline de veuve, et qui precisement cherchait une cuisiniere. La jeune fille ne savait pas grand'chose, mais paraissait avoir tant de bonne volonte et si peu d'exigences, que Mme Aubain finit par dire:

"--Soit, je vous accepte!"

Felicite, un quart d'heure apres, etait installee chez elle.

D'abord elle y vecut dans une sorte de tremblement que lui causaient "le genre de la maison" et le souvenir de "Monsieur", planant sur tout! Paul et Virginie, l'un age de sept ans, l'autre de quatre a peine, lui semblaient formes d'une matiere precieuse; elle les portait sur son dos comme un cheval, et Mme Aubain lui defendit de les baiser a chaque minute, ce qui la mortifia. Cependant elle se trouvait heureuse. La douceur du milieu avait fondu sa tristesse.

Tous les jeudis, des habitues venaient faire une partie de boston. Felicite preparait d'avance les cartes et les chaufferettes. Ils arrivaient a huit heures bien juste, et se retiraient avant le coup de onze.

Chaque lundi matin, le brocanteur qui logeait sous l'allée etalait par terre ses ferrailles. Puis la ville se remplissait d'un bourdonnement de voix, ou se melaient des hennissements de chevaux, des belements d'agneaux, des grognements de cochons, avec le bruit sec des carioles dans la rue. Vers midi, au plus fort du marche, on voyait paraître sur le seuil un vieux paysan de haute taille, la casquette en arriere, le nez crochu, et qui etait Robelin, le fermier de Geffosses. Peu de temps apres,--c'etait Liebard, le fermier de Toucques, petit, rouge, obese, portant une veste grise et des housseaux armes d'eperons.

Tous deux offraient a leur proprietaire des poules ou des fromages. Felicite invariablement jouait leurs astuces; et ils s'en allaient pleins de consideration pour elle.

A des epoques indeterminées, Mme Aubain recevait la visite du marquis de Gremenville, un de ses oncles, ruine par la crapule et qui vivait a Falaise sur le dernier lopin de ses terres. Il se presentait toujours a l'heure du dejeuner, avec un affreux caniche dont les pattes salissaient tous les meubles. Malgre ses efforts pour paraître gentilhomme jusqu'a soulever son chapeau chaque fois qu'il disait: "Feu mon pere," l'habitude l'entraînant, il se versait a boire coup sur coup, et lachait des gaillardises. Felicite le poussait dehors poliment: "Vous en avez assez, Monsieur de Gremenville! A une autre fois!" Et elle refermait la porte.

Elle l'ouvrait avec plaisir devant M. Bourais, ancien avoue. Sa cravate blanche et sa calvitie, le jabot de sa chemise, son ample redingote brune, sa facon de priser en arrondissant le bras, tout son individu lui produisait ce trouble ou nous jette le spectacle des hommes extraordinaires.

Comme il gerait les propriétés de "Madame", il s'enfermait avec elle pendant des heures dans le cabinet de "Monsieur", et craignait toujours de se compromettre, respectait infiniment la magistrature, avait des prétentions au latin.

Pour instruire les enfants d'une manière agréable, il leur fit cadeau d'une géographie en estampes. Elles représentaient différentes scènes du monde, des anthropophages coiffés de plumes, un singe enlevant une demoiselle, des Bedouins dans le désert, une baleine qu'on harponnait, etc.

Paul donna l'explication de ces gravures à Félicité. Ce fut même toute son éducation littéraire.

Celle des enfants était faite par Guyot, un pauvre diable employé à la Mairie, fameux pour sa belle main, et qui repassait son canif sur sa botte.

Quand le temps était clair, on s'en allait de bonne heure à la ferme de Geffosses.

La cour est en pente, la maison dans le milieu; et la mer, au loin, apparaît comme une tache grise.

Félicité retirait de son cabas des tranches de viande froide, et on déjeunait dans un appartement faisant suite à la laiterie. Il était le seul reste d'une habitation de plaisance, maintenant disparue. Le papier de la muraille en lambeaux tremblait aux courants d'air. Mme Aubain penchait son front, accablée de souvenirs; les enfants n'osaient plus parler. "Mais jouez donc!" disait-elle; ils décampaient.

Paul montait dans la grange, attrapait des oiseaux, faisait des ricochets sur la mare, ou tapait avec un bâton les grosses futailles qui resonnaient comme des tambours.

Virginie donnait à manger aux lapins, se précipitait pour cueillir des bleuets, et la rapidité de ses jambes découvrait ses petits pantalons brodés.

Un soir d'automne, on s'en retourna par les herbages.

La lune à son premier quartier éclairait une partie du ciel, et un brouillard flottait comme une écharpe sur les sinuosités de la Toucques. Des boeufs, étendus au milieu du gazon, regardaient tranquillement ces quatre personnes passer. Dans la troisième pâture quelques-uns se leverent, puis se mirent en rond devant elles.--"Ne craignez rien!" dit Félicité; et, murmurant une sorte de complainte, elle flatta sur l'échine celui qui se trouvait le plus près; il fit volte-face, les autres l'imiterent. Mais, quand l'herbage suivant fut traversé, un beuglement formidable s'éleva. C'était un taureau, que cachait le brouillard. Il avança vers les deux femmes. Mme Aubain allait courir.--"Non! non! moins vite!" Elles pressaient le pas cependant, et entendaient par derrière un souffle sonore qui se rapprochait. Ses sabots, comme des marteaux, battaient l'herbe de la prairie; voilà qu'il galopait maintenant! Félicité se retourna, et elle arrachait à deux mains des plaques de terre qu'elle lui jetait dans les yeux. Il baissait le museau, secouait les cornes et tremblait de fureur en beuglant horriblement. Mme Aubain, au bout de l'herbage avec ses deux petits, cherchait éperdue comment franchir le haut bord. Félicité reculait toujours devant le taureau, et continuellement lançait des mottes de gazon qui l'aveuglaient, tandis qu'elle criait:--"Dépechez-vous! dépechez-vous!" Mme Aubain descendit le fossé, poussa Virginie, Paul ensuite, tomba plusieurs fois en tâchant de gravir le talus, et à force de courage y parvint.

Le taureau avait acculé Felicite contre une claire-voie; sa bave lui rejaillissait a la figure, une seconde de plus il l'eventrait. Elle eut le temps de se couler entre deux barreaux, et la grosse bete, toute surprise, s'arreta.

Cet evenement, pendant bien des annees, fut un sujet de conversation a Pont-l'Eveque. Felicite n'en tira aucun orgueil, ne se doutant meme pas qu'elle eut rien fait d'heroique.

Virginie l'occupait exclusivement;--car elle eut, a la suite de son effroi, une affection nerveuse, et M. Poupart, le docteur, conseilla les bains de mer de Trouville.

Dans ce temps-la, ils n'etaient pas frequentes. Mme Aubain prit des renseignements, consulta Bourais, fit des preparatifs comme pour un long voyage.

Ses colis partirent la veille, dans la charrette de Liebard. Le lendemain, il amena deux chevaux dont l'un avait une selle de femme, munie d'un dossier de velours; et sur la croupe du second un manteau roule formait une maniere de siege. Mme Aubain y monta, derriere lui. Felicite se chargea de Virginie, et Paul enfourcha l'ane de M. Lechaptois, prete sous la condition d'en avoir grand soin.

La route etait si mauvaise que ses huit kilometres exigeaient deux heures. Les chevaux enfoncaient jusqu'aux paturons dans la boue, et faisaient pour en sortir de brusques mouvements des hanches; ou bien ils buttaient contre les ornières; d'autres fois, il leur fallait sauter. La jument de Liebard, a de certains endroits, s'arretait tout a coup. Il attendait patiemment qu'elle se remit en marche; et il parlait des personnes dont les proprietes bordaient la route, ajoutant a leur histoire des reflexions morales. Ainsi, au milieu de Touques, comme on passait sous des fenetres entourees de capucines, il dit, avec un haussement d'épaules:--"En voila une Mme Lehoussais, qui au lieu de prendre un jeune homme..." Felicite n'entendit pas le reste; les chevaux trottaient, l'ane galopait; tous enfilèrent un sentier, une barriere tourna, deux garçons parurent, et l'on descendit devant le purin, sur le seuil meme de la porte.

La mere Liebard, en apercevant sa maitresse, prodigua les demonstrations de joie. Elle lui servit un dejeuner ou il y avait un aloyau, des tripes, du boudin, une fricassée de poulet, du cidre mousseux, une tarte aux compotes et des prunes a l'eau-de-vie, accompagnant le tout de politesses a Madame qui paraissait en meilleure sante, a Mademoiselle devenue "magnifique", a M. Paul singulierement "forçi", sans oublier leurs grands-parents defunts que les Liebard avaient connus, etant au service de la famille depuis plusieurs generations. La ferme avait, comme eux, un caractere d'anciennete. Les poutrelles du plafond etaient vermoulues, les murailles noires de fumee, les carreaux gris de poussiere. Un dressoir en chene supportait toutes sortes d'ustensiles, des brocs, des assiettes, des ecuelles d'etain, des pieges a loup, des forces pour les moutons; une seringue enorme fit rire les enfants. Pas un arbre des trois cours qui n'eut des champignons a sa base, ou dans ses rameaux une touffe de gui. Le vent en avait jete bas plusieurs. Ils avaient repris par le milieu; et tous flechissaient sous la quantite de leurs pommes. Les toits de paille, pareils a du velours brun et inegaux d'épaisseur, resistaient aux plus fortes bourrasques. Cependant la charreterie tombait en ruines. Mme Aubain dit qu'elle aviserait, et commanda de reharnacher les betes.

On fut encore une demi-heure avant d'atteindre Trouville. La petite caravane mit pied a terre pour passer les _Ecores_; c'etait une falaise surplombant des bateaux; et trois minutes plus tard, au bout du quai, on entra dans la cour de l'_Agneau d'or_, chez la mere David.

Virginie, des les premiers jours, se sentit moins faible, resultat du changement d'air et de l'action des bains. Elle les prenait en chemise, a defaut d'un costume; et sa bonne la rhabillait dans une cabane de douanier qui servait aux baigneurs.

L'apres-midi, on s'en allait avec l'ane au-dela des Roches-Noires, du cote d'Hennequeville. Le sentier, d'abord, montait entre des terrains vallonnees comme la pelouse d'un parc, puis arrivait sur un plateau ou alternaient des paturages et des champs en labour. A la lisiere du chemin, dans le fouillis des ronces, des houx se dressaient; ca et la, un grand arbre mort faisait sur l'air bleu des zigzags avec ses branches.

Presque toujours on se reposait dans un pre, ayant Deauville a gauche, le Havre a droite et en face la pleine mer. Elle etait brillante de soleil, lisse comme un miroir, tellement douce qu'on entendait a peine son murmure; des moineaux caches pepiaient et la voute immense du ciel recouvrait tout cela. Mme Aubain, assise, travaillait a son ouvrage de couture; Virginie pres d'elle tressait des joncs; Felicite sarclait des fleurs de lavande; Paul, qui s'ennuyait, voulait partir.

D'autres fois, ayant passe la Touques en bateau, ils cherchaient des coquilles. La maree basse laissait a decouvert des oursins, des godefiches, des meduses; et les enfants couraient, pour saisir des flocons d'ecume que le vent emportait. Les flots endormis, en tombant sur le sable, se deroulaient le long de la greve; elle s'etendait a perte de vue, mais du cote de la terre avait pour limite les dunes la separant du _Marais_, large prairie en forme d'hippodrome. Quand ils revenaient par la, Trouville, au fond sur la pente du coteau, a chaque pas grandissait, et avec toutes ses maisons inegales semblait s'epanouir dans un desordre gai.

Les jours qu'il faisait trop chaud, ils ne sortaient pas de leur chambre. L'eblouissante clarte du dehors plaquait des barres de lumiere entre les lames des jalousies. Aucun bruit dans le village. En bas, sur le trottoir, personne. Ce silence epandu augmentait la tranquillite des choses. Au loin, les marteaux des calfats tamponnaient des carenes, et une brise lourde apportait la senteur du goudron.

Le principal divertissement etait le retour des barques. Des qu'elles avaient depasse les balises, elles commencent a louvoyer. Leurs voiles descendaient aux deux tiers des mats; et, la misaine gonflee comme un ballon, elles avancaient, glissaient dans le clapotement des vagues, jusqu'au milieu du port, ou l'ancre tout a coup tombait. Ensuite le bateau se placait contre le quai. Les matelots jetaient par-dessus le bordage des poissons palpitants; une file de charrettes les attendait, et des femmes en bonnet de coton s'elancaient pour prendre les corbeilles et embrasser leurs hommes.

Une d'elles, un jour, aborda Felicite, qui peu de temps apres entra dans la chambre, toute joyeuse. Elle avait retrouve une soeur; et Nastasie Barette, femme Leroux, apparut, tenant un nourrisson a sa poitrine, de la main droite un autre enfant, et a sa gauche un petit mousse les poings sur les hanches et le beret sur l'oreille.

Au bout d'un quart d'heure, Mme Aubain la congedia.

On les rencontrait toujours aux abords de la cuisine, ou dans les promenades que l'on faisait. Le mari ne se montrait pas.

Felicite se prit d'affection pour eux. Elle leur acheta une couverture, des chemises, un fourneau; evidemment ils l'exploitaient. Cette faiblesse agacait Mme Aubain, qui d'ailleurs n'aimait pas les familiarites du neveu,--car il tutoyait son fils;--et, comme

Virginie toussait et que la saison n'etait plus bonne, elle revint a Pont-l'Eveque.

M. Bourais l'eclaira sur le choix d'un college. Celui de Caen passait pour le meilleur. Paul y fut envoye; et fit bravement ses adieux, satisfait d'aller vivre dans une maison ou il aurait des camarades.

Mme Aubain se resigna a l'eloignement de son fils, parce qu'il etait indispensable. Virginie y songea de moins en moins. Felicite regrettait son tapage. Mais une occupation vint la distraire; a partir de Noel, elle mena tous les jours la petite fille au catechisme.

III

Quand elle avait fait a la porte une genuflexion, elle s'avancait sous la haute nef entre la double ligne des chaises, ouvrait le banc de Mme Aubain, s'asseyait, et promenait ses yeux autour d'elle.

Les garcons a droite, les filles a gauche, emplissaient les stalles du choeur; le cure se tenait debout pres du lutrin; sur un vitrail de l'abside, le Saint-Esprit dominait la Vierge; un autre la montrait a genoux devant l'Enfant-Jesus, et, derriere le tabernacle, un groupe en bois representait Saint-Michel terrassant le dragon.

Le pretre fit d'abord un abrege de l'Histoire-Sainte. Elle croyait voir le paradis, le deluge, la tour de Babel, des villes tout en flammes, des peuples qui mouraient, des idoles renversees; et elle garda de cet eblouissement le respect du Tres-Haut et la crainte de sa colere. Puis, elle pleura en ecoutant la Passion. Pourquoi l'avaient-ils crucifie, lui qui cherissait les enfants, nourrissait les foules, guerissait les aveugles, et avait voulu, par douceur, naitre au milieu des pauvres, sur le fumier d'une etable? Les semailles, les moissons, les pressoirs, toutes ces choses familiares dont parle l'Evangile, se trouvaient dans sa vie; le passage de Dieu les avait sanctifiees; et elle aimait plus tendrement les agneaux par amour de l'Agneau, les colombes a cause du Saint-Esprit.

Elle avait peine a imaginer sa personne; car il n'etait pas seulement oiseau, mais encore un feu, et d'autres fois un souffle. C'est peut-etre sa lumiere qui voltige la nuit aux bords des marecages, son haleine qui pousse les nuees, sa voix qui rend les cloches harmonieuses; et elle demeurait dans une adoration, jouissant de la fraicheur des murs et de la tranquillite de l'eglise.

Quant aux dogmes, elle n'y comprenait rien, ne tacha meme pas de comprendre. Le cure discourait, les enfants recitaient, elle finissait par s'endormir; et se reveillait tout a coup, quand ils faisaient en s'en allant claquer leurs sabots sur les dalles.

Ce fut de cette maniere, a force de l'entendre, qu'elle apprit le catechisme, son education religieuse ayant ete negligee dans sa jeunesse; et des lors elle imita toutes les pratiques de Virginie, jeunait comme elle, se confessait avec elle. A la Fete-Dieu, elles firent ensemble un reposoir.

La premiere communion la tourmentait d'avance. Elle s'agita pour les souliers, pour le chapelet, pour le livre, pour les gants. Avec quel tremblement elle aida sa mere a l'habiller!

Pendant toute la messe, elle eprouva une angoisse. M. Bourais lui cachait un cote du choeur; mais juste en face, le troupeau des vierges portant des couronnes blanches par-dessus leurs voiles abaisses formait comme un champ de neige; et elle reconnaissait de loin la chere petite a son cou plus mignon et son attitude recueillie. La cloche tinta. Les tetes se courberent; il y eut un silence. Aux eclats de l'orgue, les

chantres et la foule entonnerent l'_Agnus Dei_ ; puis le defile des garçons commença; et, après eux, les filles se leverent. Pas à pas, et les mains jointes, elles allaient vers l'autel tout illumine, s'agenouillaient sur la première marche, recevaient l'hostie successivement, et dans le même ordre revenaient à leurs prie-Dieu. Quand ce fut le tour de Virginie, Felicite se pencha pour la voir; et, avec l'imagination que donnent les vraies tendresses, il lui sembla qu'elle était elle-même cette enfant; sa figure devenait la sienne, sa robe l'habillait, son cœur lui battait dans la poitrine; au moment d'ouvrir la bouche, en fermant les paupières, elle manqua s'évanouir.

Le lendemain, de bonne heure, elle se presenta dans la sacristie, pour que M. le cure lui donnât la communion. Elle la recut dévotement, mais n'y goûta pas les mêmes délices.

Mme Aubain voulait faire de sa fille une personne accomplie; et, comme Guyot ne pouvait lui montrer ni l'anglais ni la musique, elle résolut de la mettre en pension chez les Ursulines d'Honfleur.

L'enfant n'objecta rien. Felicite soupirait, trouvant Madame insensible. Puis elle songea que sa maîtresse, peut-être, avait raison. Ces choses dépassaient sa compétence.

Enfin, un jour, une vieille tapissière s'arrêta devant la porte; et il en descendit une religieuse qui venait chercher Mademoiselle. Felicite monta les bagages sur l'imperiale, fit des recommandations au cocher, et plaça dans le coffre six pots de confitures et une douzaine de poires, avec un bouquet de violettes.

Virginie, au dernier moment, fut prise d'un grand sanglot; elle embrassait sa mère qui la baisait au front en répétant--: "Allons! du courage! du courage!" Le marchepied se releva, la voiture partit.

Alors Mme Aubain eut une défaillance; et le soir tous ses amis, le ménage Lormeau, Mme Lechaptis, ces demoiselles Rocheville, M. de Houpeville et Bourais se présenterent pour la consoler.

La privation de sa fille lui fut d'abord très-douloureuse. Mais trois fois la semaine elle en recevait une lettre, les autres jours lui écrivait, se promenait dans son jardin, lisait un peu, et de cette façon comblait le vide des heures.

Le matin, par habitude, Felicite entra dans la chambre de Virginie, et regardait les murailles. Elle s'ennuyait de n'avoir plus à peigner ses cheveux, à lui lacer ses bottines, à la border dans son lit,--et de ne plus voir continuellement sa gentille figure, de ne plus la tenir par la main quand elles sortaient ensemble. Dans son désœuvrement, elle essaya de faire de la dentelle. Ses doigts trop lourds cassaient les fils; elle n'entendait à rien, avait perdu le sommeil, suivant son mot, était "minee".

Pour "se dissiper", elle demanda la permission de recevoir son neveu Victor.

Il arrivait le dimanche après la messe, les joues roses, la poitrine nue, et sentant l'odeur de la campagne qu'il avait traversée. Tout de suite, elle dressait son couvert. Ils déjeunaient l'un en face de l'autre; et, mangeant elle-même le moins possible pour épargner la dépense, elle le bourrait tellement de nourriture qu'il finissait par s'endormir. Au premier coup des vêpres, elle le reveillait, brossait son pantalon, nouait sa cravate, et se rendait à l'église, appuyée sur son bras dans un orgueil maternel.

Ses parents le chargeaient toujours d'en tirer quelque chose, soit un paquet de cassonade, du savon, de l'eau-de-vie, parfois même de

l'argent. Il apportait ses nippes a raccommoder; et elle acceptait cette besogne, heureuse d'une occasion qui le forçait a revenir.

Au mois d'aout, son pere l'emmena au cabotage.

C'etait l'epoque des vacances. L'arrivee des enfants la consola. Mais Paul devenait capricieux, et Virginie n'avait plus l'age d'etre tutoyee, ce qui mettait une gene, une barriere entre elles.

Victor alla successivement a Morlaix, a Dunkerque et a Brighton; au retour de chaque voyage, il lui offrait un cadeau. La premiere fois, ce fut une boite en coquilles; la seconde, une tasse a cafe; la troisieme, un grand bonhomme en pain d'epices. Il embellissait, avait la taille bien prise, un peu de moustache, de bons yeux francs, et un petit chapeau de cuir, place en arriere comme un pilote. Il l'amusait en lui racontant des histoires melees de termes marins.

Un lundi, 14 juillet 1819 (elle n'oublia pas la date), Victor annonca qu'il etait engage au long cours, et, dans la nuit du surlendemain, par le paquebot de Honfleur, irait rejoindre sa goelette, qui devait demarrer du Havre prochainement. Il serait, peut-etre, deux ans parti.

La perspective d'une telle absence desola Felicite; et pour lui dire encore adieu, le mercredi soir, apres le diner de Madame, elle chaussa des galoches, et avala les quatre lieues qui separent Pont-l'Eveque de Honfleur.

Quand elle fut devant le Calvaire, au lieu de prendre a gauche, elle prit a droite, se perdit dans des chantiers, revint sur ses pas; des gens qu'elle accosta l'engagerent a se hater. Elle fit le tour du bassin rempli de navires, se heurtait contre des amarres; puis le terrain s'abaissa, des lumieres s'entre-croiserent, et elle se crut folle, en apercevant des chevaux dans le ciel.

Au bord du quai, d'autres hennissaient, effrayes par la mer. Un palan qui les enlevait les descendait dans un bateau, ou des voyageurs se bousculaient entre les barriques de cidre, les paniers de fromage, les sacs de grain; on entendait chanter des poules, le capitaine jurait; et un mousse restait accoude sur le bossoir, indifferent a tout cela. Felicite, qui ne l'avait pas reconnu, cria: "Victor!" il leva la tete; elle s'elancait, quand on retira l'echelle tout a coup.

Le paquebot, que des femmes halaient en chantant, sortit du port. Sa membrure craquait, les vagues pesantes fouettaient sa proue. La voile avait tourne, on ne vit plus personne;--et, sur la mer argentee par la lune, il faisait une tache noire qui palissait toujours, s'enfonca, disparut.

Felicite, en passant pres du Calvaire, voulut recommander a Dieu ce qu'elle cherissait le plus; et elle pria pendant longtemps, debout, la face baignee de pleurs, les yeux vers les nuages. La ville dormait, des douaniers se promenaient; et de l'eau tombait sans discontinuer par les trous de l'ecluse, avec un bruit de torrent. Deux heures sonnerent.

Le parloir n'ouvrirait pas avant le jour. Un retard, bien sur, contrarierait Madame; et, malgre son desir d'embrasser l'autre enfant, elle s'en retourna. Les filles de l'auberge s' éveillaient, comme elle entrait dans Pont-l'Eveque.

Le pauvre gamin durant des mois allait donc rouler sur les flots! Ses precedents voyages ne l'avaient pas effrayee. De l'Angleterre et de la Bretagne, on revenait; mais l'Amerique, les Colonies, les Iles, cela etait perdu dans une region incertaine, a l'autre bout du monde.

Des lors, Felicite pensa exclusivement a son neveu. Les jours de soleil,

elle se tourmentait de la soif; quand il faisait de l'orage, craignait pour lui la foudre. En ecoutant le vent qui grondait dans la cheminee et emportait les ardoises, elle le voyait battu par cette meme tempeste, au sommet d'un mat fracasse, tout le corps en arriere, sous une nappe d'ecume; ou bien,--souvenirs de la geographie en estampes,--il etait mange par les sauvages, pris dans un bois par des singes, se mourait le long d'une plage deserte. Et jamais elle ne parlait de ses inquietudes.

Mme Aubain en avait d'autres sur sa fille.

Les bonnes soeurs trouvaient qu'elle etait affectueuse, mais delicate. La moindre emotion l'ennervait. Il fallut abandonner le piano.

Sa mere exigeait du couvent une correspondance reglee. Un matin que le facteur n'etait pas venu, elle s'impatientait; et elle marchait dans la salle, de son fauteuil a la fenetre. C'etait vraiment extraordinaire! depuis quatre jours, pas de nouvelles!

Pour qu'elle se consolât par son exemple, Felicite lui dit:

--"Moi, madame, voila six mois que je n'en ai recu!..."

--"De qui donc?..."

La servante repliqua doucement:

--"Mais... de mon neveu!"

--"Ah! votre neveu!" Et, haussant les epaules, Mme Aubain reprit sa promenade, ce qui voulait dire: "Je n'y pensais pas!... Au surplus, je m'en moque! un mousse, un gueux, belle affaire!... tandis que ma fille... Songez donc!..."

Felicite, bien que nourrie dans la rudesse, fut indignee contre Madame, puis oublia.

Il lui paraissait tout simple de perdre la tete a l'occasion de la petite.

Les deux enfants avaient une importance egale; un lien de son coeur les unissait, et leurs destinees devaient etre la meme.

Le pharmacien lui apprit que le bateau de Victor etait arrive a la Havane. Il avait lu ce renseignement dans une gazette.

A cause des cigares, elle imaginait la Havane un pays ou l'on ne fait pas autre chose que de fumer, et Victor circulait parmi des negres dans un nuage de tabac. Pouvait-on "en cas de besoin" s'en retourner par terre? A quelle distance etait-ce de Pont-l'Eveque? Pour le savoir, elle interrogea M. Bourais.

Il atteignit son atlas, puis commença des explications sur les longitudes; et il avait un beau sourire de cuistre devant l'ahurissement de Felicite. Enfin, avec son porte-crayon, il indiqua dans les decoupures d'une tache ovale un point noir, imperceptible, en ajoutant: "Voici." Elle se pencha sur la carte; ce reseau de lignes coloriees fatiguait sa vue, sans lui rien apprendre; et Bourais, l'invitant a dire ce qui l'embarrassait, elle le pria de lui montrer la maison ou demeurait Victor. Bourais leva les bras, il eternua, rit enormement; une candeur pareille excitait sa joie; et Felicite n'en comprenait pas le motif,--elle qui s'attendait peut-etre a voir jusqu'au portrait de son neveu, tant son intelligence etait bornee!

Ce fut quinze jours apres que Liebard, a l'heure du marche comme d'habitude, entra dans la cuisine, et lui remit une lettre qu'envoyait

son beau-frere. Ne sachant lire aucun des deux, elle eut recours a sa maitresse.

Mme Aubain, qui comptait les mailles d'un tricot, le posa pres d'elle, decacheta la lettre, tressaillit, et, d'une voix basse, avec un regard profond:

--"C'est un malheur... qu'on vous annonce. Votre neveu..."

Il etait mort. On n'en disait pas davantage.

Felicite tomba sur une chaise, en s'appuyant la tete a la cloison, et ferma ses paupieres, qui devinrent roses tout a coup. Puis, le front baisse, les mains pendantes, l'oeil fixe, elle repetait par intervalles:

--"Pauvre petit gars! pauvre petit gars!"

Liebard la considerait en exhalant des soupirs. Mme Aubain tremblait un peu.

Elle lui proposa d'aller voir sa soeur, a Trouville.

Felicite repondit, par un geste, qu'elle n'en avait pas besoin.

Il y eut un silence. Le bonhomme Liebard jugea convenable de se retirer.

Alors elle dit:

--"Ca ne leur fait rien, a eux!"

Sa tete retomba; et machinalement elle soulevait, de temps a autre, les longues aiguilles sur la table a ouvrage.

Des femmes passerent dans la cour avec un bard d'ou degouttelait du linge.

En les apercevant par les carreaux, elle se rappela sa lessive; l'ayant coulee la veille, il fallait aujourd'hui la rincer; et elle sortit de l'appartement.

Sa planche et son tonneau etaient au bord de la Touques. Elle jeta sur la berge un tas de chemises, retroussa ses manches, prit son battoir; et les coups forts qu'elle donnait s'entendaient dans les autres jardins a cote. Les prairies etaient vides, le vent agitait la riviere; au fond, de grandes herbes s'y penchaient, comme des chevelures de cadavres flottant dans l'eau. Elle retenait sa douleur, jusqu'au soir fut tres-brave; mais, dans sa chambre, elle s'y abandonna, a plat ventre sur son matelas, le visage dans l'oreiller, et les deux poings contre les tempes.

Beaucoup plus tard, par le capitaine de Victor lui-meme, elle connut les circonstances de sa fin. On l'avait trop saigne a l'hospital, pour la fièvre jaune. Quatre medecins le tenaient a la fois. Il etait mort immediatement, et le chef avait dit:

--"Bon! encore un!"

Ses parents l'avaient toujours traite avec barbarie. Elle aimait mieux ne pas les revoir; et ils ne firent aucune avance, par oubli, ou endurcissement de miserables.

Virginie s'affaiblissait.

Des oppressions, de la toux, une fièvre continue et des marbrures aux pommettes decelaient quelque affection profonde. M. Poupart avait

conseille un séjour en Provence. Mme Aubain s'y decida, et eut tout de suite repris sa fille a la maison, sans le climat de Pont-l'Eveque.

Elle fit un arrangement avec un loueur de voitures, qui la menait au couvent chaque mardi. Il y a dans le jardin une terrasse d'ou l'on decouvre la Seine. Virginie s'y promenait a son bras, sur les feuilles de pampre tombees. Quelquefois le soleil traversant les nuages la forçait a cligner ses paupieres, pendant qu'elle regardait les voiles au loin et tout l'horizon, depuis le chateau de Tancarville jusqu'aux phares du Havre. Ensuite on se reposait sous la tonnelle. Sa mere s'etait procure un petit fut d'excellent vin de Malaga; et, riant a l'idée d'être grise, elle en buvait deux doigts, pas davantage.

Ses forces reparurent. L'automne s'écoula doucement. Felicite rassurait Mme Aubain. Mais, un soir qu'elle avait ete aux environs faire une course, elle rencontra devant la porte le cabriolet de M. Poupart; et il etait dans le vestibule. Mme Aubain nouait son chapeau.

--"Donnez-moi ma chaufferette, ma bourse, mes gants; plus vite donc!"

Virginie avait une fluxion de poitrine; c'etait peut-etre desespere.

--"Pas encore!" dit le medecin; et tous deux monterent dans la voiture, sous des flocons de neige qui tourbillonnaient. La nuit allait venir. Il faisait tres-froid.

Felicite se precipita dans l'eglise, pour allumer un cierge. Puis elle courut apres le cabriolet, qu'elle rejoignit une heure plus tard, sauta legerement par derriere, ou elle se tenait aux torsades, quand une reflexion lui vint: "La cour n'etait pas fermee! si des voleurs s'introduisaient?" Et elle descendit.

Le lendemain, des l'aube, elle se presenta chez le docteur. Il etait rentre, et reparti a la campagne. Puis elle resta dans l'auberge, croyant que des inconnus apporteraient une lettre. Enfin, au petit jour, elle prit la diligence de Lisieux.

Le couvent se trouvait au fond d'une ruelle escarpee. Vers le milieu, elle entendit des sons etranges, un glas de mort. "C'est pour d'autres," pensa-t-elle; et Felicite tira violemment le marteau.

Au bout de plusieurs minutes, des savates se trainerent, la porte s'entre-bailla, et une religieuse parut.

La bonne soeur avec un air de componction dit qu'"elle venait de passer". En meme temps, le glas de Saint-Leonard redoublait.

Felicite parvint au second etage.

Des le seuil de la chambre, elle apercut Virginie etalee sur le dos, les mains jointes, la bouche ouverte, et la tete en arriere sous une croix noire s'inclinant vers elle, entre les rideaux immobiles, moins pales que sa figure. Mme Aubain, au pied de la couche qu'elle tenait dans ses bras, poussait des hoquets d'agonie. La superieure etait debout, a droite. Trois chandeliers sur la commode faisaient des taches rouges, et le brouillard blanchissait les fenetres. Des religieuses emporterent Mme Aubain.

Pendant deux nuits, Felicite ne quitta pas la morte. Elle repetait les memes prieres, jetait de l'eau benite sur les draps, revenait s'asseoir, et la contemplait. A la fin de la premiere veille, elle remarqua que la figure avait jauni, les levres bleuirent, le nez se pinçait, les yeux s'enfonçaient. Elle les baisa plusieurs fois; et n'eut pas eprouve un immense etonnement si Virginie les eut rouverts; pour de pareilles ames le sumaturel est tout simple. Elle fit sa toilette, l'enveloppa de son

linceul, la descendit dans sa biere, lui posa une couronne, etala ses cheveux. Ils etaient blonds, et extraordinaires de longueur a son age. Felicite en coupa une grosse meche, dont elle glissa la moitie dans sa poitrine, resolute a ne jamais s'en dessaisir.

Le corps fut ramene a Pont-l'Eveque, suivant les intentions de Mme Aubain, qui suivait le corbillard, dans une voiture fermee.

Apres la messe, il fallut encore trois quarts d'heure pour atteindre le cimetiere. Paul marchait en tete et sanglotait. M. Bourais etait derriere, ensuite les principaux habitants, les femmes, couvertes de mantes noires, et Felicite. Elle songeait a son neveu, et, n'ayant pu lui rendre ces honneurs, avait un surcroit de tristesse, comme si on l'eut enterre avec l'autre.

Le desespoir de Mme Aubain fut illimite.

D'abord elle se revolta contre Dieu, le trouvant injuste de lui avoir pris sa fille,--elle qui n'avait jamais fait de mal, et dont la conscience etait si pure! Mais non! elle aurait du l'emporter dans le Midi. D'autres docteurs l'auraient sauvee! Elle s'accusait, voulait la rejoindre, criait en detresse au milieu de ses reves. Un, surtout, l'obsedait. Son mari, costume comme un matelot, revenait d'un long voyage, et lui disait en pleurant qu'il avait recu l'ordre d'emmener Virginie. Alors ils se concertaient pour decouvrir une cachette quelque part.

Une fois, elle rentra du jardin, bouleversee. Tout a l'heure (elle montrait l'endroit) le pere et la fille lui etaient apparus l'un aupres de l'autre, et ils ne faisaient rien; ils la regardaient.

Pendant plusieurs mois, elle resta dans sa chambre, inerte. Felicite la sermonnait doucement; il fallait se conserver pour son fils, et pour l'autre, en souvenir "d'elle".

--"Elle?" reprenait Mme Aubain, comme se reveillant. "Ah! oui!... oui!... Vous ne l'oubliez pas!" Allusion au cimetiere, qu'on lui avait scrupuleusement defendu.

Felicite tous les jours s'y rendait.

A quatre heures precises, elle passait au bord des maisons, montait la cote, ouvrait la barriere, et arrivait devant la tombe de Virginie. C'etait une petite colonne de marbre rose, avec une dalle dans le bas, et des chaines autour enfermant un jardinet. Les plates-bandes disparaissaient sous une couverture de fleurs. Elle arrosait leurs feuilles, renouvelait le sable, se mettait a genoux pour mieux labourer la terre. Mme Aubain, quand elle put y venir, en eprouva un soulagement, une espece de consolation.

Puis des annees s'ecoulerent, toutes pareilles et sans autres episodes que le retour des grandes fetes: Paques, l'Assomption, la Toussaint. Des evenements interieurs faisaient une date, ou l'on se reportait plus tard. Ainsi, en 1825, deux vitriers badigeonnerent le vestibule; en **1827, une portion du toit, tombant dans la cour, faillit tuer un homme.** L'ete de 1828, ce fut a Madame d'offrir le pain benit; Bourais, vers cette epoque, s'absenta mysterieusement; et les anciennes connaissances peu a peu s'en allerent: Guyot, Liebard, Mme Lechaptois, Robelin, l'oncle Gremenville, paralyse depuis longtemps.

Une nuit, le conducteur de la malle-poste annonca dans Pont-l'Eveque la Revolution de Juillet. Un sous-prefet nouveau, peu de jours apres, fut nomme: le baron de Larsonniere, ex-consul en Amerique, et qui avait chez lui, outre sa femme, sa belle-soeur avec trois demoiselles, assez grandes deja. On les apercevait sur leur gazon, habillees de blouses

flottantes; elles possedaient un negre et un perroquet. Mme Aubain eut leur visite, et ne manqua pas de la rendre. Du plus loin qu'elles paraissaient, Felicite accourait pour la prevenir. Mais une chose etait seule capable de l'emoouvoir, les lettres de son fils.

Il ne pouvait suivre aucune carriere, etant absorbe dans les estaminets. Elle lui payait ses dettes; il en refaisait d'autres; et les soupirs que poussait Mme Aubain, en tricotant pres de la fenetre, arrivaient a Felicite, qui tournait son rouet dans la cuisine.

Elles se promenaient ensemble le long de l'espalier; et causaient toujours de Virginie, se demandant si telle chose lui aurait plu, en telle occasion ce qu'elle eut dit probablement.

Toutes ses petites affaires occupaient un placard dans la chambre a deux lits. Mme Aubain les inspectait le moins souvent possible. Un jour d'ete, elle se resigna; et des papillons s'envolerent de l'armoire.

Ses robes etaient en ligne sous une planche ou il y avait trois poupees, des cerceaux, un menage, la cuvette qui lui servait. Elles retirerent egalement les jupons, les bas, les mouchoirs, et les etendirent sur les deux couches, avant de les replier. Le soleil eclairait ces pauvres objets, en faisait voir les taches, et des plis formes par les mouvements du corps. L'air etait chaud et bleu, un merle gazouillait, tout semblait vivre dans une douceur profonde. Elles retrouverent un petit chapeau de peluche, a longs poils, couleur marron; mais il etait tout mange de vermine. Felicite le reclama pour elle-meme. Leurs yeux se fixerent l'une sur l'autre, s'emplierent de larmes; enfin la maitresse ouvrit ses bras, la servante s'y jeta; et elles s'etreignirent, satisfaisant leur douleur dans un baiser qui les egalisait.

C'etait la premiere fois de leur vie, Mme Aubain n'etant pas d'une nature expansive. Felicite lui en fut reconnaissante comme d'un bienfait, et desormais la cherit avec un devouement bestial et une veneration religieuse.

La bonte de son coeur se developpa.

Quand elle entendait dans la rue les tambours d'un regiment en marche, elle se mettait devant la porte avec une cruche de cidre, et offrait a boire aux soldats. Elle soigna des cholériques. Elle protegeait les Polonais; et meme il y en eut un qui declarait la vouloir epouser. Mais ils se facherent; car un matin, en rentrant de l'angelus, elle le trouva dans sa cuisine, ou il s'etait introduit, et accommode une vinaigrette qu'il mangeait tranquillement.

Apres les Polonais, ce fut le pere Colmiche, un vieillard passant pour avoir fait des horreurs en 93. Il vivait au bord de la riviere, dans les debris d'une porcherie. Les gamins le regardaient par les fentes du mur, et lui jetaient des cailloux qui tombaient sur son grabat, ou il gisait, continuellement secoue par un catarrhe, avec des cheveux tres-longs, les paupieres enflammees, et au bras une tumeur plus grosse que sa tete. Elle lui procura du linge, tacha de nettoyer son bouge, revait a l'etablir dans le fournil, sans qu'il genat Madame. Quand le cancer eut creve, elle le pansa tous les jours, quelquefois lui apportait de la galette, le plaçait au soleil sur une botte de paille; et le pauvre vieux, en bavant et en tremblant, la remerciait de sa voix eteinte, craignait de la perdre, allongeait les mains des qu'il la voyait s'eloigner. Il mourut; elle fit dire une messe pour le repos de son ame.

Ce jour-la, il lui advint un grand bonheur: au moment du diner, le negre de Mme de Larsonniere se presenta, tenant le perroquet dans sa cage, avec le baton, la chaine et le cadenas. Un billet de la baronne annonçait a Mme Aubain que, son mari etant eleve a une prefecture, ils

partaient le soir; et elle la priait d'accepter cet oiseau, comme un souvenir, et en temoignage de ses respects.

Il occupait depuis longtemps l'imagination de Felicite, car il venait d'Amerique; et ce mot lui rappelait Victor, si bien qu'elle s'en informait aupres du negre. Une fois meme elle avait dit:--"C'est Madame qui serait heureuse de l'avoir!"

Le negre avait redit le propos a sa maitresse, qui, ne pouvant l'emmenner, s'en debarrassait de cette facon.

IV

Il s'appelait Loulou. Son corps etait vert, le bout de ses ailes rose, son front bleu, et sa gorge doree.

Mais il avait la fatigante manie de mordre son baton, s'arrachait les plumes, eparpillait ses ordures, repandait l'eau de sa baignoire; Mme Aubain, qu'il ennuyait, le donna pour toujours a Felicite.

Elle entreprit de l'instruire; bientot il repeta: "Charmant garçon! Serviteur, monsieur! Je vous salue, Marie!" Il etait place aupres de la porte, et plusieurs s'etonnaient qu'il ne repondit pas au nom de Jacquot, puisque tous les perroquets s'appellent Jacquot. On le comparait a une dinde, a une buche: autant de coups de poignard pour Felicite! Etrange obstination de Loulou, ne parlant plus du moment qu'on le regardait!

Neanmoins il recherchait la compagnie; car le dimanche, pendant que ces demoiselles Rochefeuille, monsieur de Houpeville et de nouveaux habites: Onfroy l'apothicaire, monsieur Varin et le capitaine Mathieu, faisaient leur partie de cartes, il cognait les vitres avec ses ailes, et se demenait si furieusement qu'il etait impossible de s'entendre.

La figure de Bourais, sans doute, lui paraissait tres-drole. Des qu'il l'apercevait, il commencait a rire, a rire de toutes ses forces. Les eclats de sa voix bondissaient dans la cour, l'echo les repetait, les voisins se mettaient a leurs fenetres, riaient aussi; et, pour n'etre pas vu du perroquet, M. Bourais se coulait le long du mur, en dissimulant son profil avec son chapeau, atteignait la riviere, puis entrait par la porte du jardin; et les regards qu'il envoyait a l'oiseau manquaient de tendresse.

Loulou avait recu du garçon boucher une chiquenaude, s'etant permis d'enfoncer la tete dans sa corbeille; et depuis lors il tachait toujours de le pincer a travers sa chemise. Fabu menacait de lui tordre le cou, bien qu'il ne fut pas cruel, malgre le tatouage de ses bras et ses gros favoris. Au contraire! il avait plutot du penchant pour le perroquet, jusqu'a vouloir, par humeur joviale, lui apprendre des jurons. Felicite, que ces manieres effrayaient, le placa dans la cuisine. Sa chainette fut retiree, et il circulait par la maison.

Quand il descendait l'escalier, il appuyait sur les marches la courbe de son bec, levait la patte droite, puis la gauche; et elle avait peur qu'une telle gymnastique ne lui causat des etourdissements. Il devint malade, ne pouvait plus parler ni manger. C'etait sous sa langue une epaisseur, comme en ont les poules quelquefois. Elle le guerit, en arrachant cette pellicule avec ses ongles. M. Paul, un jour, eut l'imprudence de lui souffler aux narines la fume d'un cigare; une autre fois que Mme Lormeau l'agacait du bout de son ombrelle, il en happa la virole; enfin, il se perdit.

Elle l'avait pose sur l'herbe pour le rafraichir, s'absenta une minute; et, quand elle revint, plus de perroquet! D'abord elle le chercha dans les buissons, au bord de l'eau et sur les toits, sans ecouter sa

maitresse qui lui criait:--"Prenez donc garde! vous etes folle!" Ensuite elle inspecta tous les jardins de Pont-l'Eveque; et elle arretrait les passants.--"Vous n'auriez pas vu, quelquefois, par hasard, mon perroquet?" A ceux qui ne connaissaient pas le perroquet, elle en faisait la description. Tout a coup, elle crut distinguer derriere les moulins, au bas de la cote, une chose verte qui voltigeait. Mais au haut de la cote, rien! Un porte-balle lui affirma qu'il l'avait rencontre tout a l'heure, a Saint-Melaine, dans la boutique de la mere Simon. Elle y courut. On ne savait pas ce qu'elle voulait dire. Enfin elle rentra, epuisee, les savates en lambeaux, la mort dans l'ame; et, assise au milieu du banc, pres de Madame, elle racontait toutes ses demarches, quand un poids leger lui tomba sur l'epaule, Loulou! Que diable avait-il fait? Peut-etre qu'il s'etait promene aux environs!

Elle eut du mal a s'en remettre, ou plutot ne s'en remit jamais.

Par suite d'un refroidissement, il lui vint une angine; peu de temps apres, un mal d'oreilles. Trois ans plus tard, elle etait sourde; et elle parlait tres-haut, meme a l'eglise. Bien que ses peches auraient pu sans deshonneur pour elle, ni inconvenient pour le monde, se repandre a tous les coins du diocese, M. le cure jugea convenable de ne plus recevoir sa confession que dans la sacristie.

Des bourdonnements illusoires achevaient de la troubler. Souvent sa maitresse lui disait:--"Mon Dieu! comme vous etes bete!" elle repliquait:--"Oui, Madame," en cherchant quelque chose autour d'elle.

Le petit cercle de ses idees se retrecit encore, et le carillon des cloches, le mugissement des boeufs, n'existaient plus. Tous les etres fonctionnaient avec le silence des fantomes. Un seul bruit arrivait maintenant a ses oreilles, la voix du perroquet.

Comme pour la distraire, il reproduisait le tic tac du tournebroche, l'appel aigu d'un vendeur de poisson, la scie du menuisier qui logeait en face; et, aux coups de la sonnette, imitait Mme Aubain,--"Felicite! la porte! la porte!"

Ils avaient des dialogues, lui, debitant a satiete les trois phrases de son repertoire, et elle, y repondant par des mots sans plus de suite, mais ou son coeur s'epanchait. Loulou, dans son isolement, etait presque un fils, un amoureux. Il escaladait ses doigts, mordillait ses levres, se cramponnait a son fichu; et, comme elle penchait son front en branlant la tete a la maniere des nourrices, les grandes ailes du bonnet et les ailes de l'oiseau fremissaient ensemble.

Quand des nuages s'amoncelaient et que le tonnerre grondait, il poussait des cris, se rappelant peut-etre les ondes de ses forets natales. Le ruissellement de l'eau excitait son delire; il voletait eperdu, montait au plafond, renversait tout, et par la fenetre allait barboter dans le jardin; mais revenait vite sur un des chenets, et, sautillant pour secher ses plumes, montrait tantot sa queue, tantot son bec.

Un matin du terrible hiver de 1837, qu'elle l'avait mis devant la cheminee, a cause du froid, elle le trouva mort, au milieu de sa cage, la tete en bas, et les ongles dans les fils de fer. Une congestion l'avait tue, sans doute? Elle crut a un empoisonnement par le persil; et, malgre l'absence de toutes preuves, ses soupcons porterent sur Fabu. Elle pleura tellement que sa maitresse lui dit: "Eh bien! faites-le empailler!"

Elle demanda conseil au pharmacien, qui avait toujours ete bon pour le perroquet.

Il ecrivit au Havre. Un certain Fellacher se chargea de cette besogne. Mais, comme la diligence egarait parfois les colis, elle resolut de le

porter elle-meme jusqu'a Honfleur.

Les pommiers sans feuilles se succedaient aux bords de la route. De la glace couvrait les fosses. Des chiens aboyaient autour des fermes; et les mains sous son mantelet, avec ses petits sabots noirs et son cabas, elle marchait prestement, sur le milieu du pave.

Elle traversa la foret, depassa le Haut-Chene, atteignit Saint-Gatien.

Derriere elle, dans un nuage de poussiere et emportee par la descente, une malle-poste au grand galop se precipitait comme une trombe. En voyant cette femme qui ne se derangeait pas, le conducteur se dressa par-dessus la capote, et le postillon criait aussi, pendant que ses quatre chevaux qu'il ne pouvait retenir acceleraient leur train; les deux premiers la froiaient; d'une secousse de ses guides, il les jeta dans le debord, mais furieux releva le bras, et a pleine volee, avec son grand fouet, lui cingla du ventre au chignon un tel coup qu'elle tomba sur le dos.

Son premier geste, quand elle reprit connaissance, fut d'ouvrir son panier. Loulou n'avait rien, heureusement. Elle sentit une brulure a la joue droite; ses mains qu'elle y porta etaient rouges. Le sang coulait.

Elle s'assit sur un metre de cailloux, se tamponna le visage avec son mouchoir, puis elle mangea une croute de pain, mise dans son panier par precaution, et se consolait de sa blessure en regardant l'oiseau.

Arrivee au sommet d'Equemauville, elle apercut les lumieres de Honfleur qui scintillaient dans la nuit comme une quantite d'etoiles; la mer, plus loin, s'etait confusement. Alors une faiblesse l'arreta; et la misere de son enfance, la deception du premier amour, le depart de son neveu, la mort de Virginie, comme les flots d'une maree, revinrent a la fois, et, lui montant a la gorge, l'etouffaient.

Puis elle voulut parler au capitaine du bateau; et, sans dire ce qu'elle envoyait, lui fit des recommandations.

Fellacher garda longtemps le perroquet. Il le promettait toujours pour la semaine prochaine; au bout de six mois, il annonca le depart d'une caisse; et il n'en fut plus question. C'etait a croire que jamais Loulou ne reviendrait. "Ils me l'auront vole!" pensait-elle. Enfin il arriva,--et splendide, droit sur une branche d'arbre, qui se vissait dans un socle d'acajou, une patte en l'air, la tete oblique, et mordant une noix, que l'empailleur par amour du grandiose avait doree.

Elle l'enferma dans sa chambre.

Cet endroit, ou elle admettait peu de monde, avait l'air tout a la fois d'une chapelle et d'un bazar, tant il contenait d'objets religieux et de choses heteroclités.

Une grande armoire genait pour ouvrir la porte. En face de la fenetre surplombant le jardin, un oeil de boeuf regardait la cour; une table, pres du lit de sangle, supportait un pot a l'eau, deux peignes et un cube de savon bleu dans une assiette ebrechee. On voyait contre les murs: des chapelets, des medailles, plusieurs bonnes Vierges, un benitier en noix de coco; sur la commode, couverte d'un drap comme un autel, la boite en coquillages que lui avait donnee Victor; puis un arrosoir et un ballon, des cahiers d'écriture, la geographie en estampes, une paire de bottines; et au clou du miroir, accroche par ses rubans, le petit chapeau de peluche! Felicite poussait meme ce genre de respect si loin, qu'elle conservait une des redingotes de Monsieur. Toutes les vieilleries dont ne voulait plus Mme Aubain, elle les prenait pour sa chambre. C'est ainsi qu'il y avait des fleurs artificielles au bord de la commode, et le portrait du comte d'Artois dans l'enfoncement

de la lucarne.

Au moyen d'une planchette, Loulou fut établi sur un corps de cheminée qui avançait dans l'appartement. Chaque matin, en s'éveillant, elle l'apercevait à la clarté de l'aube; et se rappelait alors les jours disparus, et d'insignifiantes actions jusqu'en leurs moindres détails, sans douleur, pleine de tranquillité.

Ne communiquant avec personne, elle vivait dans une torpeur de somnambule. Les processions de la Fête-Dieu la ranimaient. Elle allait quêter chez les voisines des flambeaux et des paillasons, afin d'embellir le reposoir que l'on dressait dans la rue.

À l'église, elle contemplait toujours le Saint-Esprit, et observa qu'il avait quelque chose du perroquet. Sa ressemblance lui parut encore plus manifeste sur une image d'Epinal, représentant le baptême de Notre-Seigneur. Avec ses ailes de pourpre et son corps d'émeraude, c'était vraiment le portrait de Loulou.

L'ayant achetée, elle le suspendit à la place du comte d'Artois,--de sorte que, du même coup d'oeil, elle les voyait ensemble. Ils s'associèrent dans sa pensée, le perroquet se trouvant sanctifié par ce rapport avec le Saint-Esprit, qui devenait plus vivant à ses yeux et intelligible. Le Père, pour s'enoncer, n'avait pu choisir une colombe, puisque ces bêtes-là n'ont pas de voix, mais plutôt un des ancêtres de Loulou. Et Félicité priait en regardant l'image, mais de temps à autre se tournait un peu vers l'oiseau.

Elle eut envie de se mettre dans les demoiselles de la Vierge. Mme Aubain l'en dissuada.

Un événement considérable surgit: le mariage de Paul.

Après avoir été d'abord clerc de notaire, puis dans le commerce, dans la douane, dans les contributions, et même avoir commencé des démarches pour les eaux et forêts, à trente-six ans, tout à coup, par une inspiration du ciel, il avait découvert sa voie: l'enregistrement! et y montrait de si hautes facultés qu'un vérificateur lui avait offert sa fille, en lui promettant sa protection.

Paul, devenu sérieux, l'amena chez sa mère.

Elle dénigra les usages de Pont-l'Évêque, fit la princesse, blessa Félicité. Mme Aubain, à son départ, sentit un allègement.

La semaine suivante, on apprit la mort de M. Bourais, en basse Bretagne, dans une auberge. La rumeur d'un suicide se confirma; des doutes s'élevèrent sur sa probité. Mme Aubain étudia ses comptes, et ne tarda pas à connaître la kyrielle de ses noirceurs: détournements d'arrérages, ventes de bois dissimulées, fausses quittances, etc. De plus, il avait un enfant naturel, et "des relations avec une personne de Dozule".

Ces turpitudes l'affligèrent beaucoup. Au mois de mars 1853, elle fut prise d'une douleur dans la poitrine; sa langue paraissait couverte de fumée, les sangsues ne calmerent pas l'oppression; et le neuvième soir elle expira, ayant juste soixante-douze ans.

On la croyait moins vieille, à cause de ses cheveux bruns, dont les bandeaux entouraient sa figure blême, marquée de petite vérole. Peu d'amis la regretterent, ses façons étant d'une hauteur qui éloignait.

Félicité la pleura, comme on ne pleure pas les maîtres. Que Madame mourut avant elle, cela troublait ses idées, lui semblait contraire à l'ordre des choses, inadmissible et monstrueux.

Dix jours apres (le temps d'accourir de Besancon), les heritiers survinrent. La bru fouilla les tiroirs, choisit des meubles, vendit les autres, puis ils regagnerent l'enregistrement.

Le fauteuil de Madame, son gueridon, sa chaufferette, les huit chaises, etaient partis! La place des gravures se dessinait en carres jaunes au milieu des cloisons. Ils avaient emporte les deux couchettes, avec leurs matelas, et dans le placard on ne voyait plus rien de toutes les affaires de Virginie! Felicite remonta les etages, ivre de tristesse.

Le lendemain il y avait sur la porte une affiche; l'apothicaire lui cria dans l'oreille que la maison etait a vendre.

Elle chancela, et fut obligee de s'asseoir. Ce qui la desolait principalement, c'etait d'abandonner sa chambre,--si commode pour le pauvre Loulou. En l'enveloppant d'un regard d'angoisse, elle implorait le Saint-Esprit, et contracta l'habitude idolatre de dire ses oraisons agenouillee devant le perroquet. Quelquefois, le soleil entrant par la lucarne frappait son oeil de verre, et en faisait jaillir un grand rayon lumineux qui la mettait en extase.

Elle avait une rente de trois cent quatre-vingts francs, leguee par sa maitresse. Le jardin lui fournissait des legumes. Quant aux habits, elle possedait de quoi se vetir jusqu'a la fin de ses jours, et epargnait l'eclairage en se couchant des le crepuscule.

Elle ne sortait guere, afin d'eviter la boutique du brocanteur, ou s'etalaient quelques-uns des anciens meubles. Depuis son etourdissement, elle trainait une jambe; et, ses forces diminuant, la mere Simon, ruinee dans l'epicerie, venait tous les matins fendre son bois et pomper de l'eau.

Ses yeux s'affaiblirent. Les persiennes n'ouvraient plus. Bien des annees se passerent. Et la maison ne se louait pas, et ne se vendait pas.

Dans la crainte qu'on ne la renvoyat, Felicite ne demandait aucune reparation. Les lattes du toit pourrissaient; pendant tout un hiver son traversin fut mouille. Apres Paques, elle cracha du sang.

Alors la mere Simon eut recours a un docteur. Felicite voulut savoir ce qu'elle avait. Mais, trop sourde pour entendre, un seul mot lui parvint: "Pneumonie." Il lui etait connu, et elle repliqua doucement:

--"Ah! comme Madame," trouvant naturel de suivre sa maitresse.

Le moment des reposoirs approchait.

Le premier etait toujours au bas de la cote, le second devant la poste, le troisieme vers le milieu de la rue. Il y eut des rivalites a propos de celui-la; et les paroissiennes choisirent finalement la cour de Mme Aubain.

Les oppressions et la fièvre augmentaient. Felicite se chagrinait de ne rien faire pour le reposoir. Au moins, si elle avait pu y mettre quelque chose! Alors elle songea au perroquet. Ce n'etait pas convenable, objecterent les voisines. Mais le cure accorda cette permission; elle en fut tellement heureuse qu'elle le pria d'accepter, quand elle serait morte, Loulou, sa seule richesse.

Du mardi au samedi, veille de la Fete-Dieu, elle toussa plus frequemment. Le soir son visage etait gripe, ses levres se collaient a ses gencives, des vomissements parurent; et le lendemain, au petit jour, se sentant tres-bas, elle fit appeler un pretre.

Trois bonnes femmes l'entouraient pendant l'extreme onction. Puis elle declara qu'elle avait besoin de parler a Fabu.

Il arriva en toilette des dimanches, mal a son aise dans cette atmosphere lugubre.

--"Pardonnez-moi", dit-elle avec un effort pour etendre le bras, "je croyais que c'etait vous qui l'aviez tue!"

Que signifiaient des potins pareils? L'avoir soupconne d'un meurtre, un homme comme lui! et il s'indignait, allait faire du tapage.--"Elle n'a plus sa tete, vous voyez bien!"

Felicite de temps a autre parlait a des ombres. Les bonnes femmes s'eloignerent. La Simonne dejeuna.

Un peu plus tard, elle prit Loulou, et, l'approchant de Felicite:

--"Allons! dites-lui adieu!"

Bien qu'il ne fut pas un cadavre, les vers le devoraient; une de ses ailes etait cassee, l'etoupe lui sortait du ventre. Mais, aveugle a present, elle le baisa au front, et le gardait contre sa joue. La Simonne le reprit, pour le mettre sur le reposoir.

V

Les herbages envoyaient l'odeur de l'ete; des mouches bourdonnaient; le soleil faisait luire la riviere, chauffait les ardoises.

La mere Simon, revenue dans la chambre, s'endormait doucement.

Des coups de cloche la reveillerent; on sortait des vepres. Le delire de Felicite tomba. En songeant a la procession, elle la voyait, comme si elle l'eut suivie.

Tous les enfants des ecoles, les chantres et les pompiers marchaient sur les trottoirs, tandis qu'au milieu de la rue, s'avancaient premierement: le suisse arme de sa hallebarde, le bedeau avec une grande croix, l'instituteur surveillant les gamins, la religieuse inquiete de ses petites filles; trois des plus mignonnes, frisees comme des anges, jetaient dans l'air des petales de roses; le diacre, les bras ecartes, moderait la musique; et deux encenseurs se retournaient a chaque pas vers le Saint-Sacrement, que portait, sous un dais de velours ponceau tenu par quatre fabriciens, M. le cure, dans sa belle chasuble. Un flot de monde se poussait derriere, entre les nappes blanches couvrant le mur des maisons; et l'on arriva au bas de la cote.

Une sueur froide mouillait les tempes de Felicite. La Simonne l'epongeait avec un linge, en se disant qu'un jour il lui faudrait passer par la.

Le murmure de la foule grossit, fut un moment tres-fort, s'eloignait.

Une fusillade ebranla les carreaux. C'etait les postillons saluant l'ostensoir. Felicite roula ses prunelles, et elle dit, le moins bas qu'elle put:

--"Est-il bien?" tourmentee du perroquet.

Son agonie commença. Un rale, de plus en plus precipite, lui soulevait les cotes. Des bouillons d'ecume venaient aux coins de sa bouche, et tout son corps tremblait.

Bientot, on distingua le ronflement des ophicleides, les voix claires

des enfants, la voix profonde des hommes. Tout se taisait par intervalles, et le battement des pas, que des fleurs amortissaient, faisait le bruit d'un troupeau sur du gazon.

Le clerge parut dans la cour. La Simonne grimpa sur une chaise pour atteindre a l'oeil-de-boeuf, et de cette maniere dominait le reposoir.

Des guirlandes vertes pendaient sur l'autel, orne d'un falbala en point d'Angleterre. Il y avait au milieu un petit cadre enfermant des reliques, deux orangers dans les angles, et, tout le long, des flambeaux d'argent et des vases en porcelaine, d'ou s'elancaient des tournesols, des lis, des pivoines, des digitales, des touffes d'hortensias. Ce monceau de couleurs eclatantes descendait obliquement, du premier etage jusqu'au tapis se prolongeant sur les paves; et des choses rares tiraient les yeux. Un sucrier de vermeil avait une couronne de violettes, des pendeloques en pierres d'Alencon brillaient sur de la mousse, deux ecrans chinois montraient leurs paysages. Loulou, cache sous des roses, ne laissait voir que son front bleu, pareil a une plaque de lapis.

Les fabriciens, les chantres, les enfants se rangerent sur les trois cotes de la cour. Le pretre gravit lentement les marches, et posa sur la dentelle son grand soleil d'or qui rayonnait. Tous s'agenouillerent. Il se fit un grand silence. Et les encensoirs, allant a pleine volee, glissaient sur leurs chainettes.

Une vapeur d'azur monta dans la chambre de Felicite. Elle avanca les narines, en la humant avec une sensualite mystique; puis ferma les paupieres. Ses levres souriaient. Les mouvements de son coeur se ralentirent un peu, plus vagues chaque fois, plus doux, comme une fontaine s'epuise, comme un echo disparaît; et, quand elle exhala son dernier souffle, elle crut voir, dans les cieux entr'ouverts, un perroquet gigantesque, planant au-dessus de sa tete.

LA LEGENDE DE SAINT JULIEN L'HOSPITALIER

I

Le pere et la mere de Julien habitaient un chateau, au milieu des bois, sur la pente d'une colline.

Les quatre tours aux angles avaient des toits pointus recouverts d'ecailles de plomb, et la base des murs s'appuyait sur les quartiers de rocs, qui devalaient abruptement jusqu'au fond des douves.

Les paves de la cour etaient nets comme le dallage d'une eglise. De longues gouttieres, figurant des dragons la gueule en bas, crachaient l'eau des pluies vers la citerne; et sur le bord des fenetres, a tous les etages, dans un pot d'argile peinte, un basilic ou un heliotrope s'epanouissait.

Une seconde enceinte, faite de pieux, comprenait d'abord un verger d'arbres a fruits, ensuite un parterre ou des combinaisons de fleurs dessinaient des chiffres, puis une treille avec des berceaux pour prendre le frais, et un jeu de mail qui servait au divertissement des pages. De l'autre cote se trouvaient le chenil, les ecuries, la boulangerie, le pressoir et les granges. Un paturage de gazon vert se developpait tout autour, enclos lui-meme d'une forte haie d'epines.

On vivait en paix depuis si longtemps que la herse ne s'abaissait plus; les fosses etaient pleins d'eau; des hirondelles faisaient leur nid dans

la fente des creneaux; et l'archer qui tout le long du jour se promenait sur la courtine, des que le soleil brillait trop fort rentrait dans l'echauguette, et s'endormait comme un moine.

A l'interieur, les ferrures partout reluisaient; des tapisseries dans les chambres protegeaient du froid; et les armoires regorgeaient de linge, les tonnes de vin s'empilaient dans les celliers, les coffres de chene craquaient sous le poids des sacs d'argent.

On voyait dans la salle d'armes, entre des etendards et des mufles de betes fauves, des armes de tous les temps et de toutes les nations, depuis les frondes des Amalecites et les javelots des Garamantes jusqu'aux braquemarts des Sarrasins et aux cottes de mailles des Normands.

La maitresse broche de la cuisine pouvait faire tourner un boeuf; la chapelle etait somptueuse comme l'oratoire d'un roi. Il y avait meme, dans un endroit ecarte, une etuve a la romaine; mais le bon seigneur s'en privait, estimant que c'est un usage des idolatres.

Toujours enveloppe d'une pelisse de renard, il se promenait dans sa maison, rendait la justice a ses vassaux, apaisait les querelles de ses voisins. Pendant l'hiver, il regardait les flocons de neige tomber, ou se faisait lire des histoires. Des les premiers beaux jours, il s'en allait sur sa mule le long des petits chemins, au bord des bles qui verdoyaient, et causait avec les manants, auxquels il donnait des conseils. Apres beaucoup d'aventures, il avait pris pour femme une demoiselle de haut lignage.

Elle etait tres-blanche, un peu fiere et serieuse. Les cornes de son hennin frolaient le linteau des portes; la queue de sa robe de drap trainait de trois pas derriere elle. Son domestique etait regle comme l'interieur d'un monastere; chaque matin elle distribuait la besogne a ses servantes, surveillait les confitures et les onguents, filait a la quenouille ou brodait des nappes d'autel. A force de prier Dieu, il lui vint un fils.

Alors il y eut de grandes jouissances, et un repas qui dura trois jours et quatre nuits, dans l'illumination des flambeaux, au son des harpes, sur des jonchees de feuillages. On y mangea les plus rares epices, avec des poules grosses comme des moutons; par divertissement, un nain sortit d'un pate; et, les ecuelles ne suffisant plus, car la foule augmentait toujours, on fut oblige de boire dans les oliphants et dans les casques.

La nouvelle accouchee n'assista pas a ces fetes. Elle se tenait dans son lit, tranquillement. Un soir, elle se reveilla, et elle apercut, sous un rayon de la lune qui entrait par la fenetre, comme une ombre mouvante. C'etait un vieillard en froc de bure, avec un chapelet au cote, une besace sur l'epaule, toute l'apparence d'un ermite. Il s'approcha de son chevet et lui dit, sans desserrer les levres:

--"Rejouis-toi, o mere! ton fils sera un saint!"

Elle allait crier; mais, glissant sur le rais de la lune, il s'eleva dans l'air doucement, puis disparut. Les chants du banquet eclaterent plus fort. Elle entendit les voix des anges; et sa tete retomba sur l'oreiller, que dominait un os de martyr dans un cadre d'escarboucles.

Le lendemain, tous les serviteurs interroges declarerent qu'ils n'avaient pas vu d'ermite. Songe ou realite, cela devait etre une communication du ciel; mais elle eut soin de n'en rien dire, ayant peur qu'on ne l'accusat d'orgueil.

Les convives s'en allerent au petit jour; et le pere de Julien se

trouvait en dehors de la poterne, ou il venait de reconduire le dernier, quand tout a coup un mendiant se dressa devant lui, dans le brouillard. C'était un Bohème à barbe tressée, avec des anneaux d'argent aux deux bras et les prunelles flamboyantes. Il begaya d'un air inspiré ces mots sans suite:

--"Ah! ah! ton fils!... beaucoup de sang!... beaucoup de gloire!... toujours heureux! la famille d'un empereur."

Et, se baissant pour ramasser son aumône, il se perdit dans l'herbe, s'évanouit.

Le bon chatelain regarda de droite et de gauche, appela tant qu'il put. Personne! Le vent sifflait, les brumes du matin s'envolaient.

Il attribua cette vision à la fatigue de sa tête pour avoir trop peu dormi. "Si j'en parle, on se moquera de moi," se dit-il. Cependant les splendeurs destinées à son fils l'éblouissaient, bien que la promesse n'en fut pas claire et qu'il doutât même de l'avoir entendue.

Les époux se cachèrent leur secret. Mais tous deux chérissaient l'enfant d'un pareil amour; et, le respectant comme marque de Dieu, ils eurent pour sa personne des égards infinis. Sa couchette était rembourrée du plus fin duvet; une lampe en forme de colombe brûlait dessus, continuellement; trois nourrices le berçaient; et, bien serré dans ses langes, la mine rose et les yeux bleus, avec son manteau de brocart et son beguin chargé de perles, il ressemblait à un petit Jésus. Les dents lui poussèrent sans qu'il pleurât une seule fois.

Quand il eut sept ans, sa mère lui apprit à chanter. Pour le rendre courageux, son père le hissa sur un gros cheval. L'enfant souriait d'aise, et ne tarda pas à savoir tout ce qui concerne les destriers.

Un vieux moine très-savant lui enseigna l'Écriture sainte, la numération des Arabes, les lettres latines, et à faire sur le velin des peintures mignonnes. Ils travaillaient ensemble, tout en haut d'une tourelle, à l'écart du bruit.

La leçon terminée, ils descendaient dans le jardin, où, se promenant pas à pas, ils étudiaient les fleurs.

Quelquefois on apercevait, cheminant au fond de la vallée, une file de bêtes de somme, conduites par un pèlerin, accoutre à l'orientale. Le chatelain, qui l'avait reconnu pour un marchand, expédiait vers lui un valet. L'étranger, prenant confiance, se détournait de sa route; et, introduit dans le parloir, il retirait de ses coffres des pièces de velours et de soie, des orfèvreries, des aromates, des choses singulières d'un usage inconnu; à la fin le bonhomme s'en allait, avec un gros profit, sans avoir enduré aucune violence. D'autres fois, une troupe de pèlerins frappait à la porte. Leurs habits mouillés fumaient devant l'âtre; et, quand ils étaient repus, ils racontaient leurs voyages: les erreurs des nefes sur la mer écumeuse, les marches à pied dans les sables brûlants, la féroce des païens, les cavernes de la Syrie, la Crèche et le Sepulcre. Puis ils donnaient au jeune seigneur des coquilles de leur manteau.

Souvent le chatelain festoyait ses vieux compagnons d'armes. Tout en buvant, ils se rappelaient leurs guerres, les assauts des forteresses avec le battement des machines et les prodigieuses blessures. Julien, qui les écoutait, en poussait des cris; alors son père ne doutait pas qu'il ne fût plus tard un conquérant. Mais le soir, au sortir de l'angelus, quand il passait entre les pauvres inclinés, il puisait dans son escarcelle avec tant de modestie et d'un air si noble, que sa mère comptait bien le voir par la suite archevêque.

Sa place dans la chapelle etait aux cotes de ses parents; et, si longs que fussent les offices, il restait a genoux sur son prie-Dieu, la toque par terre et les mains jointes.

Un jour, pendant la messe, il apercut, en relevant la tete, une petite souris blanche qui sortait d'un trou, dans la muraille. Elle trotta sur la premiere marche de l'autel, et, apres deux ou trois tours de droite et de gauche, s'enfuit du meme cote. Le dimanche suivant, l'idee qu'il pourrait la revoir le troubla. Elle revint; et, chaque dimanche il l'attendait, en etait importune, fut pris de haine contre elle, et resolut de s'en defaire.

Ayant donc ferme la porte, et seme sur les marches les miettes d'un gateau, il se posta devant le trou, une baguette a la main.

Au bout de tres-longtemps un museau rose parut, puis la souris tout entiere. Il frappa un coup leger, et demeura stupefait devant ce petit corps qui ne bougeait plus. Une goutte de sang tachait la dalle. Il l'essuya bien vite avec sa manche, jeta la souris dehors, et n'en dit rien a personne.

Toutes sortes d'oisillons picoraient les graines du jardin. Il imagina de mettre des pois dans un roseau creux. Quand il entendait gazouiller dans un arbre, il en approchait avec douceur, puis levait son tube, enflait ses joues; et les bestioles lui pleuvaient sur les epaules si abondamment qu'il ne pouvait s'empecher de rire, heureux de sa malice.

Un matin, comme il s'en retournait par la courtine, il vit sur la crete du rempart un gros pigeon qui se rengorgeait au soleil. Julien s'arreta pour le regarder; le mur en cet endroit ayant une breche, un eclat de pierre se rencontra sous ses doigts. Il tourna son bras, et la pierre abattit l'oiseau qui tomba d'un bloc dans le fosse.

Il se precipita vers le fond, se déchirant aux broussailles, furetant partout, plus leste qu'un jeune chien.

Le pigeon, les ailes cassees, palpitait, suspendu dans les branches d'un troene.

La persistance de sa vie irrita l'enfant. Il se mit a l'etrangler; et les convulsions de l'oiseau faisaient battre son coeur, l'emplissaient d'une volupte sauvage et tumultueuse. Au dernier roidisement, il se sentit defaillir.

Le soir, pendant le souper, son pere declara que l'on devait a son age apprendre la venerie; et il alla chercher un vieux cahier d'ecriture contenant, par demandes et reponses, tout le deduit des chasses. Un maitre y demontrait a son eleve l'art de dresser les chiens et d'affaier les faucons, de tendre les pieges, comment reconnaître le cerf a ses fumees, le renard a ses empreintes, le loup a ses dechaussures, le bon moyen de discerner leurs voies, de quelle maniere on les lance, ou se trouvent ordinairement leurs refuges, quels sont les vents les plus propices, avec l'enumeration des cris et les regles de la curee.

Quand Julien put reciter par coeur toutes ces choses, son pere lui composa une meute.

D'abord on y distinguait vingt-quatre levriers barbaresques, plus veloces que des gazelles, mais sujets a s'emporter; puis dix-sept couples de chiens bretons, tachetes de blanc sur fond rouge, inbranlables dans leur creance, forts de poitrine et grands hurleurs. Pour l'attaque du sanglier et les refuites perilleuses, il y avait quarante griffons, poilus comme des ours. Des matins de Tartarie, presque aussi hauts que des anes, couleur de feu, l'echine large et le

jarret droit, étaient destinés à poursuivre les aurochs. La robe noire des épagneuls luisait comme du satin; le jappement des talbots valait celui des bigles chanteurs. Dans une cour à part, grondaient, en secouant leur chaîne et roulant leurs prunelles, huit dogues alains, bêtes formidables qui sautent au ventre des cavaliers et n'ont pas peur des lions.

Tous mangeaient du pain de froment, buvaient dans des auges de pierre, et portaient un nom sonore.

La fauconnerie, peut-être, dépassait la meute; le bon seigneur, à force d'argent, s'était procuré des tiercelets du Caucase, des sacres de Babylone, des gerfauts d'Allemagne, et des faucons-pèlerins, captures sur les falaises, au bord des mers froides, en de lointains pays. Ils logeaient dans un hangar couvert de chaume, et, attachés par rang de taille sur le perchoir, avaient devant eux une motte de gazon, ou de temps à autre on les posait afin de les degourdir.

Des bourses, des hameçons, des chausse-trappes, toute sorte d'engins, furent confectionnés.

Souvent on menait dans la campagne des chiens d'oyseil, qui tombaient bien vite en arrêt. Alors des piqueurs, s'avancant pas à pas, étendaient avec précaution sur leurs corps impassibles un immense filet. Un commandement les faisait aboyer; des cailles s'envolaient; et les dames des alentours conviées avec leurs maris, les enfants, les caméristes, tout le monde se jetait dessus, et les prenait facilement.

D'autres fois, pour débucher les lièvres, on battait du tambour; des renards tombaient dans des fosses, ou bien un ressort, se débandant, attrapait un loup par le pied.

Mais Julien méprisa ces commodes artifices; il préférait chasser loin du monde, avec son cheval et son faucon. C'était presque toujours un grand tartaret de Scythie, blanc comme la neige. Son capuchon de cuir était surmonté d'un panache, des grelots d'or tremblaient à ses pieds bleus; et il se tenait ferme sur le bras de son maître pendant que le cheval galopait, et que les plaines se déroulaient. Julien, dénouant ses longues, le lâchait tout à coup; la bête hardie montait droit dans l'air comme une flèche; et l'on voyait deux taches inégales tourner, se joindre, puis disparaître dans les hauteurs de l'azur. Le faucon ne tardait pas à descendre en déchirant quelque oiseau, et revenait se poser sur le gantelet, les deux ailes frémissantes.

Julien vola de cette manière le héron, le milan, la corneille et le vautour.

Il aimait, en sonnait de la trompe, à suivre ses chiens qui couraient sur le versant des collines, sautaient les ruisseaux, remontaient vers le bois; et, quand le cerf commençait à gemir sous les morsures, il l'abattait prestement, puis se délectait à la furie des matins qui le devoraient, coupé en pièces sur sa peau fumante.

Les jours de brume, il s'enfonçait dans un marais pour guetter les oies, les loutres et les halbrans.

Trois écuyers, dès l'aube, l'attendaient au bas du perron; et le vieux moine, se penchant à sa lucarne, avait beau faire des signes pour le rappeler, Julien ne se retournait pas. Il allait à l'ardeur du soleil, sous la pluie, par la tempête, buvait l'eau des sources dans sa main, mangeait en trotant des pommes sauvages, s'il était fatigué se reposait sous un chêne; et il rentrait au milieu de la nuit, couvert de sang et de boue, avec des épines dans les cheveux et sentant l'odeur des bêtes farouches. Il devint comme elles. Quand sa mère l'embrassait, il acceptait froidement son étreinte, paraissant rêver à des choses

profondes.

Il tua des ours a coups de couteau, des taureaux avec la hache, des sangliers avec l'épieu; et même une fois, n'ayant plus qu'un baton, se défendit contre des loups qui rongeaient des cadavres au pied d'un gibet.

Un matin d'hiver, il partit avant le jour, bien équipé, une arbalète sur l'épaule et un trousseau de flèches à l'arçon de la selle.

Son genêt danois, suivi de deux bassets, en marchant d'un pas égal faisait résonner la terre. Des gouttes de verglas se collaient à son manteau, une brise violente soufflait. Un côté de l'horizon s'éclaircit; et, dans la blancheur du crépuscule, il aperçut des lapins sautillant au bord de leurs terriers. Les deux bassets, tout de suite, se précipitèrent sur eux; et, ça et là, vivement, leurs cassaient l'échine.

Bientôt, il entra dans un bois. Au bout d'une branche, un coq de bruyère engourdi par le froid dormait la tête sous l'aile. Julien, d'un revers d'épée, lui faucha les deux pattes, et sans le ramasser continua sa route.

Trois heures après, il se trouva sur la pointe d'une montagne tellement haute que le ciel semblait presque noir. Devant lui, un rocher pareil à un long mur s'abaissait, en surplombant un précipice; et, à l'extrémité, deux boucs sauvages regardaient l'abîme. Comme il n'avait pas ses flèches (car son cheval était resté en arrière), il imagina de descendre jusqu'à eux; à demi courbe, pieds nus, il arriva enfin au premier des boucs, et lui enfonça un poignard sous les côtes. Le second, pris de terreur, sauta dans le vide. Julien s'élança pour le frapper, et, glissant du pied droit, tomba sur le cadavre de l'autre, la face au-dessus de l'abîme et les deux bras écartés.

Redescendu dans la plaine, il suivit des saules qui bordaient une rivière. Des grues, volant très-bas, de temps à autre passaient au-dessus de sa tête. Julien les assommait avec son fouet, et n'en manquait pas une.

Cependant l'air plus tiède avait fondu le givre, de larges vapeurs flottaient, et le soleil se montra. Il vit reluire tout au loin un lac figé, qui ressemblait à du plomb. Au milieu du lac, il y avait une bête que Julien ne connaissait pas, un castor à museau noir. Malgré la distance, une flèche l'abattit; et il fut chagrin de ne pouvoir emporter la peau.

Puis il s'avança dans une avenue de grands arbres, formant avec leurs cimes comme un arc de triomphe, à l'entrée d'une forêt. Un chevreuil bondit hors d'un fourré, un daim parut dans un carrefour, un blaireau sortit d'un trou, un paon sur le gazon déploya sa queue;—et quand il les eut tous occis, d'autres chevreuils se présentèrent, d'autres daims, d'autres blaireaux, d'autres paons, et des merles, des geais, des putois, des renards, des hérissons, des lynx, une infinité de bêtes, à chaque pas plus nombreuses. Elles tournaient autour de lui, tremblantes, avec un regard plein de douceur et de supplication. Mais Julien ne se fatiguait pas de tuer, tour à tour bandant son arbalète, degainant l'épée, pointant du coutelas, et ne pensait à rien, n'avait souvenir de quoi que ce fut. Il était en chasse dans un pays quelconque, depuis un temps indéterminé, par le fait seul de sa propre existence, tout s'accomplissant avec la facilité que l'on éprouve dans les rêves. Un spectacle extraordinaire l'arrêta. Des cerfs emplissaient un vallon ayant la forme d'un cirque; et tassés, les uns près des autres, ils se réchauffaient avec leurs haleines que l'on voyait fumer dans le brouillard.

L'espoir d'un pareil carnage, pendant quelques minutes, le suffoqua de

plaisir. Puis il descendit de cheval, retroussa ses manches, et se mit à tirer.

Au sifflement de la première flèche, tous les cerfs à la fois tournèrent la tête. Il se fit des enfoncures dans leur masse; des voix plaintives s'élevaient, et un grand mouvement agita le troupeau.

Le rebord du vallon était trop haut pour le franchir. Ils bondissaient dans l'enceinte, cherchant à s'échapper. Julien visait, tirait; et les flèches tombaient comme les rayons d'une pluie d'orage. Les cerfs rendus furieux se battirent, se cabraient, montaient les uns par-dessus les autres; et leurs corps avec leurs ramures emmêlées faisaient un large monticule, qui s'écroulait, en se déplaçant.

Enfin ils moururent, couchés sur le sable, la bave aux naseaux, les entrailles sorties, et l'ondulation de leurs ventres s'abaissant par degrés. Puis tout fut immobile.

La nuit allait venir; et derrière le bois, dans les intervalles des branches, le ciel était rouge comme une nappe de sang.

Julien s'adossa contre un arbre. Il contemplait d'un œil béant l'énormité du massacre, ne comprenant pas comment il avait pu le faire.

De l'autre côté du vallon, sur le bord de la forêt, il aperçut un cerf, une biche et son faon.

Le cerf, qui était noir et monstrueux de taille, portait seize andouillers avec une barbe blanche. La biche, blonde comme les feuilles mortes, broutait le gazon; et le faon tacheté, sans l'interrompre dans sa marche, lui tétait la mamelle.

L'arbalète encore une fois ronfla. Le faon, tout de suite, fut tué. Alors sa mère, en regardant le ciel, brama d'une voix profonde, déchirante, humaine. Julien exaspéré, d'un coup en plein poitrail, l'étendit par terre.

Le grand cerf l'avait vu, fit un bond. Julien lui envoya sa dernière flèche. Elle l'atteignit au front, et y resta plantée.

Le grand cerf n'eut pas l'air de la sentir; en enjambant par-dessus les morts, il avançait toujours, allait fondre sur lui, l'éventrer; et Julien reculait dans une épouvante indicible. Le prodigieux animal s'arrêta; et les yeux flamboyants, solennel comme un patriarche et comme un justicier, pendant qu'une cloche au loin tintait, il répéta trois fois:

--"Maudit! maudit! maudit! Un jour, cœur féroce, tu assassineras ton père et ta mère!"

Il plia les genoux, ferma doucement ses paupières, et mourut.

Julien fut stupefait, puis accablé d'une fatigue soudaine; et un dégoût, une tristesse immense l'envahit. Le front dans les deux mains, il pleura pendant longtemps.

Son cheval était perdu; ses chiens l'avaient abandonné; la solitude qui l'enveloppait lui sembla toute menaçante de périls indéfinis. Alors, poussé par un effroi, il prit sa course à travers la campagne, choisit au hasard un sentier, et se trouva presque immédiatement à la porte du château.

La nuit, il ne dormit pas. Sous le vacillement de la lampe suspendue, il revoyait toujours le grand cerf noir. Sa prédiction l'obsédait; il se débattait contre elle. "Non! non! non! je ne peux pas les tuer!" puis,

il songeait: "Si je le voulais, pourtant?..." et il avait peur que le Diable ne lui en inspirât l'envie.

Durant trois mois, sa mere en angoisse pria au chevet de son lit, et son pere, en gémissant, marchait continuellement dans les couloirs. Il manda les maitres mires les plus fameux, lesquels ordonnerent des quantités de drogues. Le mal de Julien, disaient-ils, avait pour cause un vent funeste, ou un desir d'amour. Mais le jeune homme, a toutes les questions, secouait la tete.

Les forces lui revinrent; et on le promenait dans la cour, le vieux moine et le bon seigneur le soutenant chacun par un bras.

Quand il fut retabli completement, il s'obstina a ne point chasser.

Son pere, le voulant rejouer, lui fit cadeau d'une grande epee sarrasine.

Elle etait au haut d'un pilier, dans une panoplie. Pour l'atteindre, il fallut une echelle. Julien y monta. L'epee trop lourde lui echappa des doigts, et en tombant frola le bon seigneur de si pres que sa houppeleande en fut coupee; Julien crut avoir tue son pere, et s'evanouit.

Des lors, il redouta les armes. L'aspect d'un fer nu le faisait palir. Cette faiblesse etait une desolation pour sa famille.

Enfin le vieux moine, au nom de Dieu, de l'honneur et des ancetres, lui commanda de reprendre ses exercices de gentilhomme.

Les ecuyers, tous les jours, s'amusaient au maniemment de la javeline. Julien y excella bien vite. Il envoyait la sienne dans le goulot des bouteilles, cassait les dents des girouettes, frappait a cent pas les clous des portes.

Un soir d'ete, a l'heure ou la brume rend les choses indistinctes, etant sous la treille du jardin, il apercut tout au fond deux ailes blanches qui voletaient a la hauteur de l'espallier. Il ne douta pas que ce ne fut une cigogne; et il lanca son javelot.

Un cri dechirant partit.

C'etait sa mere, dont le bonnet a longues barbes restait cloue contre le mur.

Julien s'enfuit du chateau, et ne reparut plus.

II

Il s'engagea dans une troupe d'aventuriers qui passaient.

Il connut la faim, la soif, les fievres et la vermine. Il s'accoutuma au fracas des melees, a l'aspect des moribonds. Le vent tanna sa peau. Ses membres se durcirent par le contact des armures; et comme il etait tres-fort, courageux, temperant, avise, il obtint sans peine le commandement d'une compagnie.

Au debut des batailles, il enlevait ses soldats d'un grand geste de son epee. Avec une corde a noeuds, il grimpait aux murs des citadelles, la nuit, balance par l'ouragan, pendant que les flammeches du feu gregeois se collaient a sa cuirasse, et que la resine bouillante et le plomb fondu ruisselaient des creneaux. Souvent le heurt d'une pierre fracassa son bouclier. Des ponts trop charges d'hommes croulerent sous lui. En tournant sa masse d'armes, il se debarrassa de quatorze cavaliers. Il defit, en champ clos, tous ceux qui se proposerent. Plus de vingt fois,

on le crut mort.

Grace a la faveur divine, il en rechappa toujours; car il protegeait les gens d'eglise, les orphelins, les veuves, et principalement les vieillards. Quand il en voyait un marchant devant lui, il criait pour connaitre sa figure, comme s'il avait eu peur de le tuer par meprise.

Des esclaves en fuite, des manants revoltes, des batards sans fortune, toutes sortes d'intrepides affluerent sous son drapeau, et il se composa une armee.

Elle grossit. Il devint fameux. On le recherchait.

Tour a tour, il secourut le Dauphin de France et le roi d'Angleterre, les templiers de Jerusalem, le surena des Parthes, le negud d'Abyssinie, et l'empereur de Calicut. Il combattit des Scandinaves recouverts d'ecailles de poisson, des Negres munis de rondaches en cuir d'hippopotame et montes sur des anes rouges, des Indiens couleur d'or et brandissant par-dessus leurs diademes de larges sabres, plus clairs que des miroirs. Il vainquit les Troglodytes et les Anthropophages. Il traversa des regions si torrides que sous l'ardeur du soleil les chevelures s'allumaient d'elles-memes, comme des flambeaux; et d'autres qui etaient si glaciales, que les bras, se detachant du corps, tombaient par terre; et des pays ou il y avait tant de brouillards que l'on marchait environne de fantomes.

Des republicues en embarras le consulterent. Aux entrevues d'ambassadeurs, il obtenait des conditions inesperees. Si un monarque se conduisait trop mal, il arrivait tout a coup, et lui faisait des remontrances. Il affranchit des peuples. Il delivra des reines enfermees dans des tours. C'est lui, et pas un autre, qui assomma la guivre de Milan et le dragon d'Oberbirbach.

Or l'empereur d'Occitanie, ayant triomphe des Musulmans espagnols, s'etait joint par concubinage a la soeur du calife de Cordoue; et il en conservait une fille, qu'il avait elevee chretienement. Mais le calife, faisant mine de vouloir se convertir, vint lui rendre visite, accompagne d'une escorte nombreuse, massacra toute sa garnison, et le plongea dans un cul de basse-fosse, ou il le traitait durement, afin d'en extirper des tresors.

Julien accourut a son aide, detruisit l'armee des infideles, assiegea la ville, tua le calife, coupa sa tete, et la jeta comme une boule par-dessus les remparts. Puis il tira l'empereur de sa prison, et le fit remonter sur son trone, en presence de toute sa cour.

L'empereur, pour prix d'un tel service, lui presenta dans des corbeilles beaucoup d'argent; Julien n'en voulut pas. Croyant qu'il en desirait davantage, il lui offrit les trois quarts de ses richesses; nouveau refus; puis de partager son royaume; Julien le remercia; et l'empereur en pleurait de depot, ne sachant de quelle maniere temoigner sa reconnaissance, quand il se frappa le front, dit un mot a l'oreille d'un courtisan; les rideaux d'une tapisserie se releverent, et une jeune fille parut.

Ses grands yeux noirs brillaient comme deux lampes tres-douces. Un sourire charmant ecartait ses levres. Les anneaux de sa chevelure s'accrochaient aux pierreries de sa robe entr'ouverte; et, sous la transparence de sa tunique, on devinait la jeunesse de son corps. Elle etait toute mignonne et potelee, avec la taille fine.

Julien fut ebloui d'amour, d'autant plus qu'il avait mene jusqu'alors une vie tres-chaste.

Donc il recut en mariage la fille de l'empereur, avec un chateau qu'elle

tenait de sa mere; et, les noces etant terminees, on se quitta, apres des politesses infinies de part et d'autre.

C'etait un palais de marbre blanc, bati a la moresque, sur un promontoire, dans un bois d'orangers. Des terrasses de fleurs descendaient jusqu'au bord d'un golfe, ou des coquilles roses craquaient sous les pas. Derriere le chateau, s'etendait une foret ayant le dessin d'un eventail. Le ciel continuellement etait bleu, et les arbres se penchaient tour a tour sous la brise de la mer et le vent des montagnes, qui fermaient au loin l'horizon.

Les chambres, pleines de crepuscule, se trouvaient eclairees par les incrustations des murailles. De hautes colonnettes, minces comme des roseaux, supportaient la voute des coupoles, decorees de reliefs imitant les stalactites des grottes.

Il y avait des jets d'eau dans les salles, des mosaïques dans les cours, des cloisons festonnees, mille delicatesses d'architecture, et partout un tel silence que l'on entendait le frolement d'une echarpe ou l'echo d'un soupir.

Julien ne faisait plus la guerre. Il se reposait, entoure d'un peuple tranquille; et chaque jour, une foule passait devant lui, avec des genuflexions et des baise-mains a l'orientale.

Vetu de pourpre, il restait accoude dans l'embrasure d'une fenetre, en se rappelant ses chasses d'autrefois; et il aurait voulu courir sur le desert apres les gazelles et les autruches, etre cache dans les bambous a l'affut des leopards, traverser des forets pleines de rhinoceros, atteindre au sommet des monts les plus inaccessibles pour viser mieux les aigles, et sur les glacons de la mer combattre les ours blancs.

Quelquefois, dans un reve, il se voyait comme notre pere Adam au milieu du Paradis, entre toutes les betes; en allongeant le bras, il les faisait mourir; ou bien, elles defilaient, deux a deux, par rang de taille, depuis les elephants et les lions jusqu'aux hermines et aux canards, comme le jour qu'elles entrerent dans l'arche de Noe. A l'ombre d'une caveme, il dardait sur elles des javelots infailibles; il en survenait d'autres; cela n'en finissait pas; et il se reveillait en roulant des yeux farouches.

Des princes de ses amis l'inviterent a chasser. Il s'y refusa toujours, croyant, par cette sorte de penitence, detourner son malheur; car il lui semblait que du meurtre des animaux dependait le sort de ses parents. Mais il souffrait de ne pas les voir, et son autre envie devenait insupportable.

Sa femme, pour le recreer, fit venir des jongleurs et des danseuses.

Elle se promenait avec lui, en litiere ouverte, dans la campagne; d'autres fois, etendus sur le bord d'une chaloupe, ils regardaient les poissons vagabonder dans l'eau, claire comme le ciel. Souvent elle lui jetait des fleurs au visage; accroupie devant ses pieds, elle tirait des airs d'une mandoline a trois cordes; puis, lui posant sur l'epaule ses deux mains jointes, disait d'une voix timide:--"Qu'avez-vous donc, cher seigneur?"

Il ne repondait pas, ou eclatait en sanglots; enfin, un jour, il avoua son horrible pensee.

Elle la combattit, en raisonnant tres-bien: son pere et sa mere, probablement, etaient morts; si jamais il les revoyait, par quel hasard, dans quel but, arriverait-il a cette abomination? Donc, sa crainte n'avait pas de cause, et il devait se remettre a chasser.

Julien souriait en l'ecoutant, mais ne se decidait pas a satisfaire son desir.

Un soir du mois d'aout qu'ils etaient dans leur chambre, elle venait de se coucher et il s'agenouillait pour sa priere quand il entendit le jappement d'un renard, puis des pas legers sous la fenetre; et il entrevit dans l'ombre comme des apparences d'animaux. La tentation etait trop forte. Il decrocha son carquois.

Elle parut surprise.

--"C'est pour t'obeir!" dit-il, "au lever du soleil, je serai revenu."

Cependant elle redoutait une aventure funeste.

Il la rassura, puis sortit, etonne de l'inconsequence de son humeur.

Peu de temps apres, un page vint annoncer que deux inconnus, a defaut du seigneur absent, reclamaient tout de suite la seigneuresse.

Et bientot entrerent dans la chambre un vieil homme et une vieille femme, courbes, poudreux, en habits de toile, et s'appuyant chacun sur un baton.

Ils s'enhardirent et declarerent qu'ils apportaient a Julien des nouvelles de ses parents.

Elle se pencha pour les entendre.

Mais, s'etant concertes du regard, ils lui demanderent s'il les aimait toujours, s'il parlait d'eux quelquefois.

--"Oh! oui!" dit-elle.

Alors, ils s'ecrierent:

--"Eh bien! c'est nous!" et ils s'assirent, etant fort las et recrues de fatigue.

Rien n'assurait a la jeune femme que son epoux fut leur fils.

Ils en donnerent la preuve, en decrivant des signes particuliers qu'il avait sur la peau.

Elle sauta hors sa couche, appela son page, et on leur servit un repas.

Bien qu'ils eussent grand'faim, ils ne pouvaient guere manger; et elle observait a l'ecart le tremblement de leurs mains osseuses, en prenant les gobelets.

Ils firent mille questions sur Julien. Elle repondait a chacune, mais eut soin de taire l'idee funebre qui les concernait.

Ne le voyant pas revenir, ils etaient partis de leur chateau; et ils marchaient depuis plusieurs annees, sur de vagues indications, sans perdre l'espoir. Il avait fallu tant d'argent au peage des fleuves et dans les hotelleries, pour les droits des princes et les exigences des voleurs, que le fond de leur bourse etait vide, et qu'ils mendiaient maintenant. Qu'importe, puisque bientot ils embrasseraient leur fils? Ils exaltaient son bonheur d'avoir une femme aussi gentille, et ne se lassaient point de la contempler et de la baiser.

La richesse de l'appartement les etonnait beaucoup; et le vieux, ayant examine les murs, demanda pourquoi s'y trouvait le blason de l'empereur d'Occitanie.

Elle repliqua:

--"C'est mon pere!"

Alors il tressaillit, se rappelant la prediction du Boheme; et la vieille songeait a la parole de l'Ermite. Sans doute la gloire de son fils n'etait que l'aurore des splendeurs eternelles; et tous les deux restaient beants, sous la lumiere du candelabre qui éclairait la table.

Ils avaient du etre tres-beaux dans leur jeunesse. La mere avait encore tous ses cheveux, dont les bandeaux fins, pareils a des plaques de neige, pendaient jusqu'au bas de ses joues; et le pere, avec sa taille haute et sa grande barbe, ressemblait a une statue d'eglise.

La femme de Julien les engagea a ne pas l'attendre. Elle les coucha elle-meme dans son lit, puis ferma la croisee; ils s'endormirent. Le jour allait paraître, et, derriere le vitrail, les petits oiseaux commençaient a chanter.

Julien avait traverse le parc; et il marchait dans la foret d'un pas nerveux, jouissant de la mollesse du gazon et de la douceur de l'air.

Les ombres des arbres s'etendaient sur la mousse. Quelquefois la lune faisait des taches blanches dans les clairieres, et il hesitait a s'avancer, croyant apercevoir une flaque d'eau, ou bien la surface des mares tranquilles se confondait avec la couleur de l'herbe. C'était partout un grand silence; et il ne decouvrait aucune des betes qui, peu de minutes auparavant, erraient a l'entour de son chateau.

Le bois s'epaissit, l'obscurite devint profonde. Des bouffees de vent chaud passaient, pleines de senteurs amollissantes. Il enfonçait dans des tas de feuilles mortes, et il s'appuya contre un chene pour haleter un peu.

Tout a coup, derriere son dos, bondit une masse plus noire, un sanglier. Julien n'eut pas le temps de saisir son arc, et il s'en affligea comme d'un malheur.

Puis, etant sorti du bois, il apercut un loup qui filait le long d'une haie.

Julien lui envoya une fleche. Le loup s'arreta, tourna la tete pour le voir et reprit sa course. Il trottait en gardant toujours la meme distance, s'arretait de temps a autre, et, sitot qu'il etait vise, recommençait a fuir.

Julien parcourut de cette maniere une plaine interminable, puis des monticules de sable, et enfin il se trouva sur un plateau dominant un grand espace de pays. Des pierres plates etaient clair-semees entre des caveaux en ruines. On trebuchait sur des ossements de morts; de place en place, des croix vermoulues se penchaient d'un air lamentable. Mais des formes remuerent dans l'ombre indecise des tombeaux; et il en surgit des hyenes, tout effarees, pantelantes. En faisant claquer leurs ongles sur les dalles, elles vinrent a lui et le flairaient avec un baillement qui decouvrait leurs gencives. Il degaina son sabre. Elles partirent a la fois dans toutes les directions, et, continuant leur galop boiteux et precipite, se perdirent au loin sous un flot de poussiere.

Une heure apres, il rencontra dans un ravin un taureau furieux, les cornes en avant, et qui grattait le sable avec son pied. Julien lui pointa sa lance sous les fanons. Elle eclata, comme si l'animal eut ete de bronze; il ferma les yeux, attendant sa mort. Quand il les rouvrit, le taureau avait disparu.

Alors son ame s'affaissa de honte. Un pouvoir superieur detruisait sa force; et, pour s'en retourner chez lui, il rentra dans la foret.

Elle etait embarrassee de lianes; et il les coupait avec son sabre quand une fouine glissa brusquement entre ses jambes, une panthere fit un bond par-dessus son epaule, un serpent monta en spirale autour d'un frene.

Il y avait dans son feuillage un choucas monstrueux, qui regardait Julien; et, ca et la, parurent entre les branches quantite de larges etincelles, comme si le firmament eut fait pleuvoir dans la foret toutes ses etoiles. C'etaient des yeux d'animaux, des chats sauvages, des ecureuils, des hiboux, des perroquets, des singes.

Julien darda contre eux ses fleches; les fleches, avec leurs plumes, se posaient sur les feuilles comme des papillons blancs. Il leur jeta des pierres; les pierres, sans rien toucher, retombaient. Il se maudit, aurait voulu se battre, hurla des imprecations, etouffait de rage.

Et tous les animaux qu'il avait poursuivis se representèrent, faisant autour de lui un cercle etroit. Les uns etaient assis sur leur croupe, les autres dressees de toute leur taille. Il restait au milieu, glace de terreur, incapable du moindre mouvement. Par un effort supreme de sa volonte, il fit un pas; ceux qui perchaient sur les arbres ouvrirent leurs ailes, ceux qui foulaient le sol deplacerent leurs membres; et tous l'accompagnaient.

Les hyenes marchaient devant lui, le loup et le sanglier par derriere. Le taureau, a sa droite, balançait la tete; et, a sa gauche, le serpent ondulait dans les herbes, tandis que la panthere, bombant son dos, avançait a pas de velours et a grandes enjambees. Il allait le plus lentement possible pour ne pas les irriter; et il voyait sortir de la profondeur des buissons des porcs-epics, des renards, des viperes, des chacals et des ours.

Julien se mit a courir; ils coururent. Le serpent sifflait, les betes puantes bavaient. Le sanglier lui frottait les talons avec ses defenses, le loup l'interieur des mains avec les poils de son museau. Les singes le pinçaient en grimacant, la fouine se roulait sur ses pieds. Un ours, d'un revers de patte, lui enleva son chapeau; et la panthere, dedaignusement, laissa tomber une fleche qu'elle portait a sa gueule.

Une ironie perçait dans leurs allures sournoises. Tout en l'observant du coin de leurs prunelles, ils semblaient mediter un plan de vengeance; et, assourdi par le bourdonnement des insectes, battu par des queues d'oiseau, suffoque par des haleines, il marchait les bras tendus et les paupieres closes comme un aveugle, sans meme avoir la force de crier "grace!"

Le chant d'un coq vibra dans l'air. D'autres y repondirent; c'etait le jour; et il reconnut, au-dela des orangers, le faite de son palais.

Puis, au bord d'un champ, il vit, a trois pas d'intervalle, des perdrix rouges qui voletaient dans les chaumes. Il degrafa son manteau, et l'abattit sur elles comme un filet. Quand il les eut decouvertes, il n'en trouva qu'une seule, et morte depuis longtemps, pourrie.

Cette deception l'exaspera plus que toutes les autres. Sa soif de carnage le reprenait; les betes manquant, il aurait voulu massacrer des hommes.

Il gravit les trois terrasses, enfonça la porte d'un coup de poing; mais, au bas de l'escalier, le souvenir de sa chere femme detendit son coeur. Elle dormait sans doute, et il allait la surprendre.

Ayant retire ses sandales, il tourna doucement la serrure, et entra.

Les vitraux garnis de plomb obscurcissaient la paleur de l'aube. Julien se prit les pieds dans des vêtements, par terre; un peu plus loin, il heurta une credence encore chargée de vaisselle. "Sans doute, elle aura mangé," se dit-il; et il avançait vers le lit, perdu dans les ténèbres au fond de la chambre. Quand il fut au bord, afin d'embrasser sa femme, il se pencha sur l'oreiller où les deux têtes reposaient l'une près de l'autre. Alors, il sentit contre sa bouche l'impression d'une barbe.

Il se recula, croyant devenir fou; mais il revint près du lit, et ses doigts, en palpant, rencontrèrent des cheveux qui étaient très-longs. Pour se convaincre de son erreur, il repassa lentement sa main sur l'oreiller. C'était bien une barbe, cette fois, et un homme! un homme couché avec sa femme!

Éclatant d'une colère démesurée, il bondit sur eux à coups de poignard; et il treignait, écumait, avec des hurlements de bête fauve. Puis il s'arrêta. Les morts, perçus au cœur, n'avaient pas même bougé. Il écoutait attentivement leurs deux râles presque égaux, et, à mesure qu'ils s'affaiblissaient, un autre, tout au loin, les continuait. Incertaine d'abord, cette voix plaintive longuement poussée, se rapprochait, s'enfla, devint cruelle; et il reconnut, terrifié, le brame du grand cerf noir.

Et comme il se retournait, il crut voir dans l'encadrement de la porte, le fantôme de sa femme, une lumière à la main.

Le tapage du meurtre l'avait attirée. D'un large coup d'oeil, elle comprit tout, et s'enfuyant d'horreur laissa tomber son flambeau.

Il le ramassa.

Son père et sa mère étaient devant lui, étendus sur le dos avec un trou dans la poitrine; et leurs visages, d'une majestueuse douceur, avaient l'air de garder comme un secret éternel. Des éclaboussures et des flaques de sang s'étalaient au milieu de leur peau blanche, sur les draps du lit, par terre, le long d'un christ d'ivoire suspendu dans l'alcove. Le reflet écarlate du vitrail, alors frappé par le soleil, éclairait ces taches rouges, et en jetait de plus nombreuses dans tout l'appartement. Julien marcha vers les deux morts en se disant, en voulant croire, que cela n'était pas possible, qu'il s'était trompé, qu'il y a parfois des ressemblances inexplicables. Enfin, il se baissa légèrement pour voir de tout près le vieillard; et il aperçut, entre ses paupières mal fermées, une prunelle éteinte qui le brula comme du feu. Puis il se porta de l'autre côté de la couche, occupée par l'autre corps, dont les cheveux blancs masquaient une partie de la figure. Julien lui passa les doigts sous ses bandeaux, leva sa tête;—et il la regardait, en la tenant au bout de son bras roidi, pendant que de l'autre main il s'éclairait avec le flambeau. Des gouttes, suintant du matelas, tombaient une à une sur le plancher.

A la fin du jour, il se présenta devant sa femme; et, d'une voix **différente de la sienne, il lui commanda premièrement de ne pas lui** répondre, de ne pas l'approcher, de ne plus même le regarder, et qu'elle eût à suivre, sous peine de damnation, tous ses ordres qui étaient irrévocables.

Les funérailles seraient faites selon les instructions qu'il avait laissées par écrit, sur un prie-Dieu, dans la chambre des morts. Il lui abandonnait son palais, ses vassaux, tous ses biens, sans même retenir les vêtements de son corps, et ses sandales, que l'on trouverait au haut de l'escalier.

Elle avait obéi à la volonté de Dieu, en occasionnant son crime, et devait prier pour son âme, puisque désormais il n'existait plus.

On enterra les morts avec magnificence, dans l'église d'un monastere a trois journees du chateau. Un moine en cagoule rabattue suivit le cortege, loin de tous les autres, sans que personne osat lui parler.

Il resta pendant la messe, a plat ventre au milieu du portail, les bras en croix, et le front dans la poussiere.

Après l'ensevelissement, on le vit prendre le chemin qui menait aux montagnes. Il se retourna plusieurs fois, et finit par disparaître.

III

Il s'en alla, mendiant sa vie par le monde.

Il tendait sa main aux cavaliers sur les routes, avec des genuflexions s'approchait des moissonneurs, ou restait immobile devant la barriere des cours; et son visage etait si triste que jamais on ne lui refusait l'aumone.

Par esprit d'humilite, il racontait son histoire; alors tous s'enfuyaient, en faisant des signes de croix. Dans les villages ou il avait deja passe, sitot qu'il etait reconnu, on fermait les portes, on lui criait des menaces, on lui jetait des pierres. Les plus charitables posaient une ecuelle sur le bord de leur fenetre, puis fermaient l'auvent pour ne pas l'apercevoir.

Repousse de partout, il evita les hommes; et il se nourrit de racines, de plantes, de fruits perdus, et de coquillages qu'il cherchait le long des greves.

Quelquefois, au tournant d'une cote, il voyait sous ses yeux une confusion de toits presses, avec des fleches de pierre, des ponts, des tours, des rues noires s'entre-croisant, et d'ou montait jusqu'a lui un bourdonnement continu.

Le besoin de se meler a l'existence des autres le faisait descendre dans la ville. Mais l'air bestial des figures, le tapage des metiers, l'indifference des propos glaçaient son coeur. Les jours de fete, quand le bourdon des cathedrales mettait en joie des l'aurore le peuple entier, il regardait les habitants sortir de leurs maisons, puis les danses sur les places, les fontaines de cervoise dans les carrefours, les tentures de damas devant le logis des princes, et le soir venu, par le vitrage des rez-de-chaussee, les longues tables de famille ou des aieux tenaient des petits enfants sur leurs genoux; des sanglots l'étouffaient, et il s'en retournait vers la campagne.

Il contemplait avec des elancements d'amour les poulains dans les herbages, les oiseaux dans leurs nids, les insectes sur les fleurs; tous, a son approche, couraient plus loin, se cachaient effares, s'envolaient bien vite.

Il rechercha les solitudes. Mais le vent apportait a son oreille comme des rales d'agonie; les larmes de la rosee tombant par terre lui rappelaient d'autres gouttes d'un poids plus lourd. Le soleil, tous les soirs, etalait du sang dans les nuages; et chaque nuit, en reve, son parricide recommençait.

Il se fit un cilice avec des pointes de fer. Il monta sur les deux genoux toutes les collines ayant une chapelle a leur sommet. Mais l'impitoyable pensee obscurcissait la splendeur des tabernacles, le torturait a travers les macerations de la penitence.

Il ne se revoltait pas contre Dieu qui lui avait inflige cette action, et pourtant se desesperait de l'avoir pu commettre.

Sa propre personne lui faisait tellement horreur qu'espérant s'en délivrer il l'aventura dans des périls. Il sauva des paralytiques des incendies, des enfants du fond des gouffres. L'abîme le rejetait, les flammes l'épargnaient.

Le temps n'apaisa pas sa souffrance. Elle devenait intolérable. Il résolut de mourir.

Et un jour qu'il se trouvait au bord d'une fontaine, comme il se penchait dessus pour juger de la profondeur de l'eau, il vit paraître en face de lui un vieillard tout décharné, à barbe blanche et d'un aspect si lamentable qu'il lui fut impossible de retenir ses pleurs. L'autre, aussi, pleurait. Sans reconnaître son image, Julien se rappelait confusement une figure ressemblant à celle-là. Il poussa un cri; c'était son père; et il ne pensa plus à se tuer.

Ainsi, portant le poids de son souvenir, il parcourut beaucoup de pays; et il arriva près d'un fleuve dont la traversée était dangereuse, à cause de sa violence et parce qu'il y avait sur les rives une grande étendue de vase. Personne depuis longtemps n'osait plus le passer.

Une vieille barque, enfouie à l'arrière, dressait sa proue dans les roseaux. Julien en l'examinant découvrit une paire d'avirons; et l'idée lui vint d'employer son existence au service des autres.

Il commença par établir sur la berge une manière de chaussée qui permettrait de descendre jusqu'au chenal; et il se brisait les ongles à remuer les pierres énormes, les appuyait contre son ventre pour les transporter, glissait dans la vase, y enfonçait, manqua périr plusieurs fois.

Ensuite, il répara le bateau avec des épaves de navires, et il se fit une cahute avec de la terre glaise et des troncs d'arbres.

Le passage étant connu, les voyageurs se présentèrent. Ils l'appelaient de l'autre bord, en agitant des drapeaux; Julien bien vite sautait dans sa barque. Elle était très-lourde; et on la surchargeait par toutes sortes de bagages et de fardeaux, sans compter les bêtes de somme, qui, ruant de peur, augmentaient l'encombrement. Il ne demandait rien pour sa peine; quelques-uns lui donnaient des restes de victuailles qu'ils tiraient de leur bissac ou les habits trop usés dont ils ne voulaient plus. Des brutaux vociféraient des blasphèmes. Julien les reprenait avec douceur, et ils ripostaient par des injures. Il se contentait de les bénir.

Une petite table, un escabeau, un lit de feuilles mortes et trois coupes d'argile, voilà tout ce qu'était son mobilier. Deux trous dans la muraille servaient de fenêtres. D'un côté, s'étendaient à perte de vue des plaines stériles ayant sur leur surface de pâles étangs, ça et là; et le grand fleuve, devant lui, roulait ses flots verdâtres. Au printemps, la terre humide avait une odeur de pourriture. Puis, un vent désordonné soulevait la poussière en tourbillons. Elle entraînait partout, embourbait l'eau, craquait sous les gencives. Un peu plus tard, c'était des nuages de moustiques, dont la susurration et les piqures ne s'arrêtaient ni jour ni nuit. Ensuite, survenaient d'atroces gelées qui donnaient aux choses la rigidité de la pierre, et inspiraient un besoin fou de manger de la viande.

Des mois s'écoulaient sans que Julien vit personne. Souvent il fermait les yeux, tâchant, par la mémoire, de revenir dans sa jeunesse;—et la cour d'un château apparaissait, avec des levriers sur un perron, des valets dans la salle d'armes, et, sous un berceau de pampres, un adolescent à cheveux blonds entre un vieillard couvert de fourrures et une dame à grand hennin; tout à coup, les deux cadavres étaient là. Il

se jetait a plat ventre sur son lit, et repetait en pleurant:

--"Ah! pauvre pere! pauvre mere! pauvre mere!" Et tombait dans un assoupissement ou les visions funebres continuaient.

Une nuit qu'il dormait, il crut entendre quelqu'un l'appeler. Il tendit l'oreille et ne distingua que le mugissement des flots.

Mais la meme voix reprit:

--"Julien!"

Elle venait de l'autre bord, ce qui lui parut extraordinaire, vu la largeur du fleuve.

Une troisieme fois on appela:

--"Julien!"

Et cette voix haute avait l'intonation d'une cloche d'eglise.

Ayant allume sa lanterne, il sortit de la cahute. Un ouragan furieux emplissait la nuit. Les tenebres etaient profondes, et ca et la déchirées par la blancheur des vagues qui bondissaient.

Après une minute d'hésitation, Julien denoua l'amarre. L'eau, tout de suite, devint tranquille, la barque glissa dessus et toucha l'autre berge, ou un homme attendait.

Il était enveloppé d'une toile en lambeaux, la figure pareille a un masque de plâtre et les deux yeux plus rouges que des charbons. En approchant de lui la lanterne, Julien s'aperçut qu'une lèpre hideuse le recouvrait; cependant, il avait dans son attitude comme une majesté de roi.

Des qu'il entra dans la barque, elle enfonça prodigieusement, écrasée par son poids; une secousse la remonta; et Julien se mit à ramer.

A chaque coup d'aviron, le ressac des flots la soulevait par l'avant. L'eau, plus noire que de l'encre, courait avec furie des deux cotes du bordage. Elle creusait des abîmes, elle faisait des montagnes, et la chaloupe sautait dessus, puis redescendait dans des profondeurs ou elle tournoyait, ballottée par le vent.

Julien penchait son corps, déployait les bras, et, s'arc-boutant des pieds, se renversait avec une torsion de la taille, pour avoir plus de force. La grêle cinglait ses mains, la pluie coulait dans son dos, la violence de l'air l'étouffait, il s'arrêta. Alors le bateau fut emporté à la dérive. Mais, comprenant qu'il s'agissait d'une chose considérable, d'un ordre auquel il ne fallait pas désobéir, il reprit ses avirons; et le claquement des tolets coupait la clameur de la tempête.

La petite lanterne brûlait devant lui. Des oiseaux, en voletant, la cachaient par intervalles. Mais toujours il apercevait les prunelles du Lépreux qui se tenait debout à l'arrière, immobile comme une colonne.

Et cela dura longtemps, très-longtemps!

Quand ils furent arrivés dans la cahute, Julien ferma la porte; et il le vit siègeant sur l'escabeau. L'espèce de linceul qui le recouvrait était tombé jusqu'à ses hanches; et ses épaules, sa poitrine, ses bras maigres disparaissaient sous des plaques de pustules écailleuses. Des rides énormes labouraient son front. Tel qu'un squelette, il avait un trou à la place du nez; et ses lèvres bleuâtres dégageaient une haleine épaisse comme un brouillard, et nauséabonde.

--"J'ai faim!" dit-il.

Julien lui donna ce qu'il possédait, un vieux quartier de lard et les croutes d'un pain noir.

Quand il les eut dévorés, la table, l'écuelle et le manche du couteau portaient les mêmes taches que l'on voyait sur son corps.

Ensuite, il dit:--"J'ai soif!"

Julien alla chercher sa cruche; et, comme il la prenait, il en sortit un arôme qui dilata son cœur et ses narines. C'était du vin; quelle trouvaille! mais le Lepreux avança le bras, et d'un trait vida toute la cruche.

Puis il dit:--"J'ai froid!"

Julien, avec sa chandelle, enflamma un paquet de fougères, au milieu de la cabane.

Le Lepreux vint s'y chauffer; et, accroupi sur les talons, il tremblait de tous ses membres, s'affaiblissait; ses yeux ne brillaient plus, ses ulcères coulaient, et d'une voix presque éteinte, il murmura:

--"Ton lit!"

Julien l'aida doucement à s'y trainer, et même étendit sur lui, pour le couvrir, la toile de son bateau.

Le Lepreux gémissait. Les coins de sa bouche découvraient ses dents, un râle accéléré lui secouait la poitrine, et son ventre, à chacune de ses aspirations, se creusait jusqu'aux vertèbres.

Puis il ferma les paupières.

--"C'est comme de la glace dans mes os! Viens près de moi!"

Et Julien, écartant la toile, se coucha sur les feuilles mortes, près de lui, côte à côte.

Le Lepreux tourna la tête.

--"Deshabille-toi, pour que j'aie la chaleur de ton corps!"

Julien ôta ses vêtements; puis, nu comme au jour de sa naissance, se replaça dans le lit; et il sentait contre sa cuisse la peau du Lepreux, plus froide qu'un serpent et rude comme une lime.

Il tâchait de l'encourager; et l'autre répondait, en haletant:

--"Ah! je vais mourir!... Approche-toi, réchauffe-moi! Pas avec les mains! non! toute ta personne."

Julien s'étala dessus complètement, bouche contre bouche, poitrine sur poitrine.

Alors le Lepreux l'étreignit; et ses yeux tout à coup prirent une clarté d'étoiles; ses cheveux s'allongèrent comme les rais du soleil; le souffle de ses narines avait la douceur des roses; un nuage d'encens s'éleva du foyer, les flots chantaient. Cependant une abondance de délices, une joie surhumaine descendait comme une inondation dans l'âme de Julien pâme; et celui dont les bras le serraient toujours grandissait, grandissait, touchant de sa tête et de ses pieds les deux murs de la cabane. Le toit s'envola, le firmament se déployait;--et

Julien monta vers les espaces bleus, face a face avec Notre-Seigneur Jesus, qui l'emportait dans le ciel.

Et voila l'histoire de saint Julien l'Hospitalier, telle a peu pres qu'on la trouve, sur un vitrail d'eglise, dans mon pays.

HERODIAS

I

La citadelle de Machaerous se dressait a l'orient de la mer Morte, sur un pic de basalte ayant la forme d'un cone. Quatre vallees profondes l'entouraient, deux vers les flancs, une en face, la quatrieme au dela. Des maisons se tassaient contre sa base, dans le cercle d'un mur qui ondulait suivant les inegalites du terrain; et, par un chemin en zigzag tailladant le rocher, la ville se reliait a la forteresse, dont les murailles etaient hautes de cent vingt coudees, avec des angles nombreux, des creneaux sur le bord, et, ca et la, des tours qui faisaient comme des fleurons a cette couronne de pierres, suspendue au-dessus de l'abime.

Il y avait dans l'interieur un palais orne de portiques, et couvert d'une terrasse que fermait une balustrade en bois de sycomore, ou des mats etaient disposes pour tendre un velarium.

Un matin, avant le jour, le Tetrarque Herode-Antipas vint s'y accouder, et regarda.

Les montagnes, immediatement sous lui, commencent a decouvrir leurs cretes, pendant que leur masse, jusqu'au fond des abimes, etait encore dans l'ombre. Un brouillard flottait, il se déchira, et les contours de la mer Morte apparurent. L'aube, qui se levait derriere Machaerous, epandait une rougeur. Elle illumina bientot les sables de la greve, les collines, le desert, et, plus loin, tous les monts de la Judee, inclinant leurs surfaces raboteuses et grises, Engeddi, au milieu, traçait une barre noire; Hebron, dans l'enfoncement, s'arrondissait en dome; Eschol avait des grenadiers, Sorek des vignes, karmel des champs de sesame; et la tour Antonia, de son cube monstrueux, dominait Jerusalem. Le Tetrarque en detourna la vue pour contempler, a droite, les palmiers de Jericho; et il songea aux autres villes de sa Galilee: Capharnaüm, Endor, Nazareth, Tiberias ou peut-etre il ne reviendrait plus. Cependant le Jourdain coulait sur la plaine aride. Toute blanche, elle eblouissait comme une nappe de neige. Le lac, maintenant, semblait en lapis-lazuli; et a sa pointe meridionale, du cote de l'Yemen, Antipas reconnut ce qu'il craignait d'apercevoir. Des tentes brunes etaient disperseees; des hommes avec des lances circulaient entre les chevaux, et des feux s'eteignant brillaient comme des etincelles a ras du sol.

C'etaient les troupes du roi des Arabes, dont il avait repudie la fille pour prendre Herodias, mariee a l'un de ses freres, qui vivait en Italie, sans pretentions au pouvoir.

Antipas attendait les secours des Romains; et Vitellius, gouvemeur de la Syrie, tardant a paraitre, il se rongea d'inquietudes.

Agrippa, sans doute, l'avait ruine chez l'Empereur? Philippe, son troisieme frere, souverain de la Batanee, s'armait clandestinement. Les Juifs ne voulaient plus de ses moeurs idolatres, tous les autres de sa domination; si bien qu'il hesitait entre deux projets: adoucir les Arabes ou conclure une alliance avec les Parthes; et, sous le pretexte de feter son anniversaire, il avait convie, pour ce jour meme, a un

grand festin, les chefs de ses troupes, les regisseurs de ses campagnes et les principaux de la Galilee.

Il fouilla d'un regard aigu toutes les routes. Elles etaient vides. Des aigles volaient au-dessus de sa tete; les soldats, le long du rempart, donnaient contre les murs; rien ne bougeait dans le chateau.

Tout a coup, une voix lointaine, comme echappee des profondeurs de la terre, fit palir le Tetrarque. Il se pencha pour ecouter; elle avait disparu. Elle reprit; et en claquant dans ses mains, il cria--"Mannaei! Mannaei!"

Un homme se presenta, nu jusqu'a la ceinture, comme les masseurs des bains. Il etait tres-grand, vieux, decharne, et portait sur la cuisse un coutelas dans une gaine de bronze. Sa chevelure, relevee par un peigne, exagerait la longueur de son front. Une somnolence decolorait ses yeux, mais ses dents brillaient, et ses orteils posaient legerement sur les dalles, tout son corps ayant la souplesse d'un singe, et sa figure l'impassibilite d'une momie.

--"Ou est-il?" demanda le Tetrarque.

Mannaei repondit, en indiquant avec son pouce un objet derriere eux:

--"La! toujours!"

--"J'avais cru l'entendre!"

Et Antipas, quand il eut respire largement, s'informa de laokanann, le meme que les Latins appellent saint Jean-Baptiste. Avait-on revu ces deux hommes, admis par indulgence, l'autre mois, dans son cachot, et savait-on, depuis lors, ce qu'ils etaient venus faire?

Mannaei repliqua:

--"Ils ont echange avec lui des paroles mystereuses, comme les voleurs, le soir, aux carrefours des routes. Ensuite ils sont partis vers la Haute Galilee, en annoncant qu'ils apporteraient une grande nouvelle."

Antipas baissa la tete, puis d'un air d'epouvante:

"Garde-le! garde-le! Et ne laisse entrer personne! Ferme bien la porte! Couvre la fosse! On ne doit pas meme soupconner qu'il vit!"

Sans avoir recu ces ordres, Mannaei les accomplissait; car laokanann etait Juif, et il execrait les Juifs comme tous les Samaritains.

Leur temple de Garizim, designe par Moise pour etre le centre d'Israel, n'existait plus depuis le roi Hyrcan; et celui de Jerusalem les mettait dans la fureur d'un outrage, et d'une injustice permanente. Mannaei s'y etait introduit, afin d'en souiller l'autel avec des os de morts. Ses compagnons, moins rapides, avaient ete decapites.

Il l'apercut dans l'ecartement de deux collines. Le soleil faisait resplendir ses murailles de marbre blanc et les lames d'or de sa toiture. C'etait comme une montagne lumineuse, quelque chose de surhumain, ecrasant tout de son opulence et de son orgueil.

Alors il etendit les bras du cote de Sion; et, la taille droite, le visage en arriere, les poings fermes, lui jeta un anatheme, croyant que les mots avaient un pouvoir effectif.

Antipas ecoutait, sans paraitre scandalise.

Le Samaritain dit encore:

--"Par moments il s'agite, il voudrait fuir, il espere une delivrance.

D'autres fois, il a l'air tranquille d'une bete malade; ou bien je le vois qui marche dans les tenebres, en repetant: "Qu'importe? Pour qu'il grandisse, il faut que je diminue!" Antipas et Mannaï se regarderent. Mais le Tetrarque etait las de reflechir.

Tous ces monts autour de lui, comme des etages de grands flots petrifies, les gouffres noirs sur le flanc des falaises, l'immensite du ciel bleu, l'eclat violent du jour, la profondeur des abimes le troublaient; et une desolation l'envahissait au spectacle du desert, qui figure, dans le bouleversement de ses terrains, des amphitheatres et des palais abattus. Le vent chaud apportait, avec l'odeur du soufre, comme l'exhalaison des villes maudites, ensevelies plus bas que le rivage sous les eaux pesantes. Ces marques d'une colere immortelle effrayaient sa pensee; et il restait les deux coudes sur la balustrade, les yeux fixes et les tempes dans les mains. Quelqu'un l'avait touche. Il se retourna. Herodias etait devant lui.

Une simarre de pourpre legere l'enveloppait jusqu'aux sandales. Sortie precipitamment de sa chambre, elle n'avait ni colliers ni pendants d'oreilles; une tresse de ses cheveux noirs lui tombait sur un bras, et s'enfoncait, par le bout, dans l'intervalle de ses deux seins. Ses narines, trop remonteées, palpaient; la joie d'un triomphe eclairait sa figure; et, d'une voix forte, secouant le Tetrarque:

--"Cesar nous aime! Agrippa est en prison!"

--"Qui te l'a dit?"

--"Je le sais!"

Elle ajouta:

--"C'est pour avoir souhaite l'empire a Caius!"

Tout en vivant de leurs aumones, il avait brigue le titre de roi, qu'ils ambitionnaient comme lui. Mais dans l'avenir, plus de craintes!--"Les cachots de Tibere s'ouvrent difficilement, et quelquefois l'existence n'y est pas sure!"

Antipas la comprit; et, bien qu'elle fut la soeur d'Agrippa, son intention atroce lui sembla justifiee. Ces meurtres etaient une consequence des choses, une fatalite des maisons royales. Dans celle d'Herode, on ne les comptait plus.

Puis elle etala son entreprise: les clients achetes, les lettres decouvertes, des espions a toutes les portes, et comment elle etait parvenue a seduire Eutyches le denonciateur.--"Rien ne me coutait! Pour toi, n'ai-je pas fait plus?... J'ai abandonne ma fille!"

Apres son divorce, elle avait laisse dans Rome cette enfant, esperant bien en avoir d'autres du Tetrarque. Jamais elle n'en parlait. Il se demanda pourquoi son acces de tendresse.

On avait deplie le velarium et apporte vivement de larges coussins aupres d'eux. Herodias s'y affaissa, et pleurait, en tournant le dos. Puis elle se passa la main sur les paupieres, dit qu'elle n'y voulait plus songer, qu'elle se trouvait heureuse; et elle lui rappela leurs causeries la-bas, dans l'atrium, les rencontres aux etuves, leurs promenades le long de la voie Sacree, et les soirs, dans les grandes villas, au murmure des jets d'eau, sous des arcs de fleurs, devant la campagne romaine. Elle le regardait comme autrefois, en se frolant contre sa poitrine, avec des gestes calins.--Il la repoussa. L'amour qu'elle tachait de ranimer etait si loin, maintenant! Et tous ses

malheurs en decoulaient; car, depuis douze ans bientot, la guerre continuait. Elle avait vieilli le Tetrarque. Ses epaules se voutaient dans une toge sombre, a bordure violette; ses cheveux blancs se melaient a sa barbe, et le soleil, qui traversait la voile, baignait de lumiere son front chagrin. Celui d'Herodias egaleme nt avait des plis; et, l'un en face de l'autre, ils se consideraient d'une maniere farouche.

Les chemins dans la montagne commencerent a se peupler. Des pasteurs piquaient des boeufs, des enfants tiraient des anes, des palefreniers conduisaient des chevaux. Ceux qui descendaient les hauteurs au-dela de Machaerous disparaissaient derriere le chateau; d'autres montaient le ravin en face, et, parvenus a la ville, dechargeaient leurs bagages dans les cours. C'etaient les pourvoyeurs du Tetrarque, et des valets, precedant ses convives.

Mais au fond de la terrasse, a gauche, un Essenien parut, en robe blanche, nu-pieds, l'air stoique. Mannaiei, du cote droit, se precipitait en levant son coutelas, Herodias lui cria:--"Tue-le!"

--"Arrete!" dit le Tetrarque.

Il devint immobile; l'autre aussi.

Puis ils se retirerent, chacun par un escalier different, a reculons, sans se perdre des yeux.

--"Je le connais!" dit Herodias, "il se nomme Phanuel, et cherche a voir laokanann, puisque tu as l'aveuglement de le conserver!"

Antipas objecta qu'il pouvait un jour servir. Ses attaques contre Jerusalem gagnaient a eux le reste des Juifs.

--"Non!" reprit-elle, "ils acceptent tous les maitres, et ne sont pas capables de faire une patrie!" Quant a celui qui remuait le peuple avec des esperances conservees depuis Nehemias, la meilleure politique etait de le supprimer.

Rien ne pressait, selon le Tetrarque. laokanann dangereux! Allons donc! Il affectait d'en rire.

--"Tais-toi!" Et elle redit son humiliation, un jour qu'elle allait vers Galaad, pour la recolte du baume. Des gens, au bord du fleuve, remettaient leurs habits. Sur un monticule, a cote, un homme parlait. Il avait une peau de chameau autour des reins, et sa tete ressemblait a celle d'un lion. Des qu'il m'apercut, il cracha sur moi toutes les maledictions des prophetes. Ses prunelles flamboyaient; sa voix rugissait; il levait les bras, comme pour arracher le tonnerre. Impossible de fuir! les roues de mon char avaient du sable jusqu'aux essieux; et je m'eloignais lentement, m'abritant sous mon manteau, glatee par ces injures qui tombaient comme une pluie d'orage."

laokanann l'empechait de vivre. Quand on l'avait pris et lie avec des cordes, les soldats devaient le poignarder s'il resistait; il s'etait montre doux. On avait mis des serpents dans sa prison; ils etaient morts.

L'inanite de ces embuches exasperait Herodias. D'ailleurs, pourquoi sa guerre contre elle? Quel interet le poussait? Ses discours, cries a des foules, s'etaient repandus, circulaient; elle les entendait partout, ils emplissaient l'air. Contre des legions elle aurait eu de la bravoure. Mais cette force plus pernicieuse que les glaives, et qu'on ne pouvait saisir, etait stupefiante; et elle parcourait la terrasse, bleemie par sa colere, manquant de mots pour exprimer ce qui l'etouffait.

Elle songeait aussi que le Tetrarque, cedant a l'opinion, s'aviserait

peut-etre de la repudier. Alors tout serait perdu! Depuis son enfance, elle nourrissait le reve d'un grand empire. C'etait pour y atteindre que, delaissant son premier epoux, elle s'etait jointe a celui-la, qui l'avait dupee, pensait-elle.

--"J'ai pris un bon soutien, en entrant dans ta famille!"

--"Elle vaut la tienne!" dit simplement le Tetrarque.

Herodias sentit bouillonner dans ses veines le sang des pretres et des rois ses aieux.

--"Mais ton grand-pere balayait le temple d'Ascalon! Les autres etaient bergers, bandits, conducteurs de caravanes, une horde, tributaire de Juda depuis le roi David! Tous mes ancetres ont battu les tiens! Le premier des Makkabi vous a chasses d'Hebron, Hyrcan forces a vous circoncrire!" Et, exhalant le mepris de la patricienne pour le plebeien, la haine de Jacob contre Edom, elle lui reprocha son indiffERENCE aux outrages, sa mollesse envers les Pharisiens qui le trahissaient, sa lachete pour le peuple qui la detestait. "Tu es comme lui, avoue-le! et tu regrettes la fille arabe qui danse autour des pierres. Reprends-la! Va-t'en vivre avec elle, dans sa maison de toile! devore son pain cuit sous la cendre! avale le lait caille de ses brebis! baise ses joues bleues! et oublie-moi!"

Le Tetrarque n'ecoutait plus. Il regardait la plate-forme d'une maison, ou il y avait une jeune fille, et une vieille femme tenant un parasol a manche de roseau, long comme la ligne d'un pecheur. Au milieu du tapis, un grand panier de voyage restait ouvert. Des ceintures, des voiles, des pendeloques d'orfèvrerie en debordaient confusement. La jeune fille, par intervalles, se penchait vers ces choses, et les secouait a l'air. Elle etait vetue comme les Romaines, d'une tunique calamistree avec un peplum a glands d'emeraude; et des lanieres bleues enfermaient sa chevelure, trop lourde, sans doute, car, de temps a autre, elle y portait la main. L'ombre du parasol se promenait au-dessus d'elle, en la cachant a demi. Antipas apercut deux ou trois fois son col delicat, l'angle d'un oeil, le coin d'une petite bouche. Mais il voyait, des hanches a la nuque, toute sa taille qui s'inclinait pour se redresser d'une maniere elastique. Il epiait le retour de ce mouvement, et sa respiration devenait plus forte; des flammes s'allumaient dans ses yeux. Herodias l'observait.

Il demanda: "--Qui est-ce?"

Elle repondit n'en rien savoir, et s'en alla soudainement apaisee.

Le Tetrarque etait attendu sous les portiques par des Galileens, le maitre des ecritures, le chef des paturages, l'administrateur des salines et un Juif de Babylone, commandant ses cavaliers. Tous le saluerent d'une acclamation. Puis, il disparut vers les chambres interieures.

Phanuel surgit a l'angle d'un couloir.

--"Ah! encore? Tu viens pour laokanann, sans doute?"

--"Et pour toi! j'ai a t'apprendre une chose considerable."

Et, sans quitter Antipas, il penetra, derriere lui, dans un appartement obscur.

Le jour tombait par un grillage, se developpant tout du long sous la corniche. Les murailles etaient peintes d'une couleur grenat, presque noir. Dans le fond s'etait un lit d'ebene, avec des sangles en peau de boeuf. Un bouclier d'or, au dessus, luisait comme un soleil.

Antipas traversa toute la salle, se coucha sur le lit.

Phanuel etait debout. Il leva son bras, et dans une attitude inspiree:

--"Le Tres-Haut envoie par moments un de ses fils. Iaokanann en est un. Si tu l'opprimes, tu seras chatie.

--"C'est lui qui me persecute!" s'ecria Antipas. "Il a voulu de moi une action impossible. Depuis ce temps-la, il me déchire. Et je n'etais pas dur, au commencement! Il a meme depeche de Machaerous des hommes qui bouleversent mes provinces. Malheur a sa vie! Puisqu'il m'attaque, je me defends!

--"Ses coleres ont trop de violence," repliqua Phanuel. "N'importe! Il faut le delivrer."

--"On ne relache pas les betes furieuses!" dit le Tetrarque.

L'Essenien repondit:

--"Ne t'inquiete plus! Il ira chez les Arabes, les Gaulois, les Scythes. Son oeuvre doit s'etendre jusqu'au bout de la terre!"

Antipas semblait perdu dans une vision.

--"Sa puissance est forte!... Malgre moi, je l'aime!"

--"Alors, qu'il soit libre?"

Le Tetrarque hocha la tete. Il craignait Herodias, Mannaï, et l'inconnu.

Phanuel tacha de le persuader, en alleguant, pour garantie de ses projets, la soumission des Esseniens aux rois. On respectait ces hommes pauvres, indomptables par les supplices, vetus de lin, et qui lisaient l'avenir dans les etoiles.

Antipas se rappela un mot de lui, tout a l'heure.

--"Quelle est cette chose, que tu m'annoncrais comme importante?"

Un negre survint. Son corps etait blanc de poussiere. Il ralais et ne put que dire:

--"Vitellius!"

--"Comment? il arrive?"

--"Je l'ai vu. Avant trois heures, il est ici!"

Les portieres des corridors furent agitees comme par le vent. Une rumeur emplit le chateau, un vacarme de gens qui couraient, de meubles qu'on trainait, d'argenteries s'ecroulant; et, du haut des tours, des buccins sonnaient, pour avertir les esclaves disperses.

Il

Les remparts etaient couverts de monde quand Vitellius entra dans la cour. Il s'appuyait sur le bras de son interprete, suivi d'une grande litiere rouge ornee de panaches et de miroirs, ayant la toge, le laticlave, les brodequins d'un consul et des licteurs autour de sa personne.

Ils planterent contre la porte leurs douze faisceaux, des baguettes

reliees par une courroie avec une hache dans le milieu. Alors, tous fremirent devant la majeste du peuple romain.

La litiere, que huit hommes manoeuvraient, s'arreta. Il en sortit un adolescent, le ventre gros, la face bourgeonnee, des perles le long des doigts. On lui offrit une coupe pleine de vin et d'aromates. Il la but, et en reclama une seconde.

Le Tetrarque etait tombe aux genoux du Proconsul, chagrin, disait-il, de n'avoir pas connu plus tot la faveur de sa presence. Autrement, il eut ordonne sur les routes tout ce qu'il fallait pour les Vitellius. Ils descendaient de la deesse Vitellia. Une voie, menant du Janicule a la mer, portait encore leur nom. Les questures, les consulats etaient innombrables dans la famille; et quant a Lucius, maintenant son hote, on devait le remercier comme vainqueur des Clites et pere de ce jeune Aulus, qui semblait revenir dans son domaine, puisque l'Orient etait la patrie des dieux. Ces hyperboles furent exprimees en latin. Vitellius les accepta impassiblement.

Il repondit que le grand Herode suffisait a la gloire d'une nation. Les Atheniens lui avaient donne la surintendance des jeux Olympiques. Il avait bati des temples en l'honneur d'Auguste, ete patient, ingenieux, terrible, et fidele toujours aux Césars.

Entre les colonnes a chapiteaux d'airain, on apercut Herodias qui s'avancait d'un air d'imperatrice, au milieu de femmes et d'eunuques tenant sur des plateaux de vermeil des parfums allumes.

Le Proconsul fit trois pas a sa rencontre; et, l'ayantaluee d'une inclination de tete:

--"Quel bonheur!" s'ecria-t-elle, que desormais Agrippa, l'ennemi de Tibere, fut dans l'impossibilite de nuire!

Il ignorait l'evenement, elle lui parut dangereuse; et comme Antipas jurait qu'il ferait tout pour l'Empereur, Vitellius ajouta:--"Meme au detriment des autres?"

Il avait tire des otages du roi des Parthes, et l'Empereur n'y songeait plus; car Antipas, present a la conference, pour se faire valoir, en avait tout de suite expedie la nouvelle. De la, une haine profonde, et les retards a fournir des secours.

Le Tetrarque balbutia. Mais Aulus dit en riant:

--"Calme-toi, je te protege!"

Le Proconsul feignit de n'avoir pas entendu. La fortune du pere dependait de la souillure du fils; et cette fleur des fanges de Capree lui procurait des benefices tellement considerables, qu'il l'entourait d'egards, tout en se mefiant, parce qu'elle etait veneneuse.

Un tumulte s'eleva sous la porte. On introduisait une file de mules blanches, montees par des personnages en costume de pretres. C'etaient des Sadduceens et des Pharisiens, que la meme ambition poussait a Machaerous, les premiers voulant obtenir la sacrificature, et les autres la conserver. Leurs visages etaient sombres, ceux des Pharisiens surtout, ennemis de Rome et du Tetrarque. Les pans de leur tunique les embarrassaient dans la cohue; et leur tiare chancelait a leur front par-dessus des bandelettes de parchemin, ou des ecritures etaient tracees.

Presque en meme temps, arriverent des soldats de l'avant-garde. Ils avaient mis leurs boucliers dans des sacs, par precaution contre la poussiere; et derriere eux etait Marcellus, lieutenant du Proconsul,

avec des publicains, serrant sous leurs aisselles des tablettes de bois.

Antipas nomma les principaux de son entourage: Tolmai, Kanthera, Sehon, Ammonius d'Alexandrie, qui lui achetait de l'asphalte, Naamann, capitaine de ses velites, Iacim le Babylonien.

Vitellius avait remarqué Mannaï.

--"Celui-là, qu'est-ce donc?"

Le Tétrarque fit comprendre, d'un geste, que c'était le bourreau.

Puis, il présenta les Sadduceens.

Jonathas, un petit homme libre d'allures et parlant grec, supplia le maître de les honorer d'une visite à Jérusalem. Il s'y rendrait probablement.

Eleazar, le nez crochu et la barbe longue, réclama pour les Pharisiens le manteau du grand prêtre détenu dans la tour Antonia par l'autorité civile.

Ensuite, les Galiléens dénoncèrent Ponce-Pilate. À l'occasion d'un fou qui cherchait les vases d'or de David dans une caverne, près de Samarie, il avait tué des habitants; et tous parlaient à la fois, Mannaï plus violemment que les autres. Vitellius affirma que les criminels seraient punis.

Des vociférations éclatèrent en face d'un portique, où les soldats avaient suspendu leurs boucliers. Les housses étant défaites, on voyait sur les _umbo_ la figure de César. C'était pour les Juifs une idolâtrie. Antipas les harangua, pendant que Vitellius, dans la colonnade, sur un siège élevé, s'étonnait de leur fureur. Tibère avait eu raison d'en exiler quatre cents en Sardaigne. Mais chez eux ils étaient forts; et il commanda de retirer les boucliers.

Alors, ils entourèrent le Proconsul, en implorant des réparations d'injustice, des privilèges, des aumônes. Les vêtements étaient déchirés, on s'écrasait; et, pour faire de la place, des esclaves avec des bâtons frappaient de droite et de gauche. Les plus voisins de la porte descendirent sur le sentier, d'autres le montaient; ils refluerent; deux courants se croisaient dans cette masse d'hommes qui oscillait, comprimée par l'enceinte des murs.

Vitellius demanda pourquoi tant de monde. Antipas en dit la cause: le festin de son anniversaire; et il montra plusieurs de ses gens, qui, penchés sur les créneaux, hâlaient d'immenses corbeilles de viandes, de fruits, de légumes, des antilopes et des cigognes, de larges poissons couleur d'azur, des raisins, des pastèques, des grenades élevées en pyramides. Aulus n'y tint pas. Il se précipita vers les cuisines, emporté par cette goinfrie qui devait surprendre l'univers.

En passant près d'un caveau, il aperçut des marmites pareilles à des cuirasses. Vitellius vint les regarder; et exigea qu'on lui ouvrit les chambres souterraines de la forteresse.

Elles étaient taillées dans le roc en hautes voutes, avec des piliers de distance en distance. La première contenait de vieilles armures; mais la seconde regorgeait de piques, et qui allongeaient toutes leurs pointes, émergeant d'un bouquet de plumes. La troisième semblait tapissée en nattes de roseaux, tant les flèches minces étaient perpendiculairement les unes à côté des autres. Des lames de cimenterres couvraient les parois de la quatrième. Au milieu de la cinquième, des rangs de casques faisaient, avec leurs crêtes, comme un bataillon de serpents rouges. On ne voyait dans la sixième que des carquois; dans la septième, que des

cnemides; dans la huitieme, que des brassards; dans les suivantes, des fourches, des grappins, des echelles, des cordages, jusqu'a des mats pour les catapultes, jusqu'a des grelots pour le poitrail des dromadaires! et comme la montagne allait en s'elargissant vers sa base, evidee a l'interieur telle qu'une ruche d'abeilles, au-dessous de ces chambres il y en avait de plus nombreuses, et d'encore plus profondes.

Vitellius, Phineas son interprete, et Sisenna le chef des publicains, les parcouraient a la lumiere des flambeaux, que portaient trois eunuques.

On distinguait dans l'ombre des choses hideuses inventees par les barbares; casse-tetes garnis de clous, javelots empoisonnant les blessures, tenailles qui ressemblaient a des machoires de crocodiles; enfin le Tetrarque possedait dans Machaerous des munitions de guerre pour quarante mille hommes.

Il les avait rassemblees en prevision d'une alliance de ses ennemis. Mais le Proconsul pouvait croire, ou dire, que c'etait pour combattre les Romains, et il cherchait des explications.

Elles n'etaient pas a lui; beaucoup servaient a se defendre des brigands; d'ailleurs il en fallait contre les Arabes; ou bien, tout cela avait appartenu a son pere. Et, au lieu de marcher derriere le Proconsul, il allait devant, a pas rapides. Puis il se rangea le long du mur, qu'il masquait de sa toge, avec, ses deux coudes ecartes; mais le haut d'une porte dépassait sa tete. Vitellius la remarqua, et voulut savoir ce qu'elle enfermait.

Le Babylonien pouvait seul l'ouvrir.

--"Appelle le Babylonien!"

On l'attendit.

Son pere etait venu des bords de l'Euphrate s'offrir au grand Herode, avec cinq cents cavaliers, pour defendre les frontieres orientales. Apres le partage du royaume, Iacim etait demeure chez Philippe, et maintenant servait Antipas.

Il se presenta, un arc sur l'epaule, un fouet a la main. Des cordons multicolores serraient etroitement ses jambes torses. Ses gros bras sortaient d'une tunique sans manches, et un bonnet de fourrure ombrageait sa mine, dont la barbe etait frisee en anneaux.

D'abord, il eut l'air de ne pas comprendre l'interprete. Mais Vitellius lanca un coup d'oeil a Antipas, qui repeta tout de suite son commandement. Alors Iacim appliqua ses deux mains contre la porte. Elle glissa dans le mur.

Un souffle d'air chaud s'exhala des tenebres. Uneallee descendait en tournant; ils la prirent et arriverent au seuil d'une grotte, plus etendue que les autres souterrains.

Une arcade s'ouvrait au fond sur le precipice, qui de ce cote-la defendait la citadelle. Un chevrefeuille, se cramponnant a la voute, laissait retomber ses fleurs en pleine lumiere. A ras du sol, un filet d'eau murmurait.

Des chevaux blancs etaient la, une centaine peut-etre, et qui mangeaient de l'orge sur une planche au niveau de leur bouche. Ils avaient tous la criniere peinte en bleu, les sabots dans des mitaines de sparterie, et les poils d'entre les oreilles bouffant sur le frontal, comme une perruque. Avec leur queue tres-longue, ils se battaient mollement les jarrets. Le Proconsul en resta muet d'admiration.

C'étaient de merveilleuses bêtes, souples comme des serpents, légères comme des oiseaux. Elles partaient avec la flèche du cavalier, renversaient les hommes en les mordant au ventre, se tiraient de l'embaras des rochers, sautaient par-dessus des abîmes, et pendant tout un jour continuaient dans les plaines leur galop frénétique; un mot les arrêtait. Dès que l'acim entra, elles vinrent à lui, comme des moutons quand paraît le berger; et, avançant leur encolure, elles le regardaient inquiètes avec leurs yeux d'enfant. Par habitude, il lança du fond de sa gorge un cri rauque qui les mit en gaieté; et elles se cabraient, affamées d'espace, demandant à courir.

Antipas, de peur que Vitellius ne les enlevât, les avait emprisonnées dans cet endroit, spécial pour les animaux, en cas de siège.

--"L'écurie est mauvaise," dit le Proconsul, "et tu risques de les perdre! Fais l'inventaire, Sisenna!"

Le publicain retira une tablette de sa ceinture, compta les chevaux et les inscrivit.

Les agents des compagnies fiscales corrompaient les gouverneurs, pour piller les provinces. Celui-là flairait partout, avec sa machoire de fouine et ses paupières clignotantes.

Enfin, on remonta dans la cour.

Des rondelles de bronze au milieu des pavés, ça et là, couvraient les citernes. Il en observa une, plus grande que les autres, et qui n'avait pas sous les talons leur sonorité. Il les frappa toutes alternativement, puis hurla, en pietinant:

--"Je l'ai! je l'ai! C'est ici le trésor d'Herode!"

La recherche de ses trésors était une folie des Romains.

Ils n'existaient pas, jura le Tétrarque.

Cependant, qu'y avait-il là-dessous?

--"Rien! un homme, un prisonnier.

--"Montre-le!" dit Vitellius.

Le Tétrarque n'obéit pas; les Juifs auraient connu son secret. Sa répugnance à ouvrir la rondelle impatientait Vitellius.

--"Enfoncez-la!" cria-t-il aux licteurs.

Mannaei avait deviné ce qui les occupait. Il crut, en voyant une hache, qu'on allait décapiter laokanann; et il arrêta le licteur au premier coup sur la plaque, insinua entre elle et les pavés une manière de crochet, puis, roidissant ses longs bras maigres, la souleva doucement, elle s'abattit; tous admirèrent la force de ce vieillard. Sous le couvercle double de bois, s'étendait une trappe de même dimension. D'un coup de poing, elle se replia en deux panneaux; on vit alors un trou, une fosse énorme que contournait un escalier sans rampe; et ceux qui se penchèrent sur le bord aperçurent au fond quelque chose de vague et d'effrayant.

Un être humain était couché par terre, sous de longs cheveux se confondant avec les poils de bête qui garnissaient son dos. Il se leva. Son front touchait à une grille horizontalement scellée; et, de temps à autre, il disparaissait dans les profondeurs de son antre.

Le soleil faisait briller la pointe des tiars, le pommeau des glaives, chauffait à outrance les dalles; et des colombes, s'envolant des frises, tournoyaient au-dessus de la cour. C'était l'heure où Mannaï, ordinairement, leur jetait du grain. Il se tenait accroupi devant le Tétrarque, qui était debout près de Vitellius. Les Galiléens, les prêtres, les soldats, formaient un cercle par derrière; tous se taisaient, dans l'angoisse de ce qui allait arriver.

Ce fut d'abord un grand soupir, poussé d'une voix cavernueuse.

Herodias l'entendit à l'autre bout du palais. Vaincue par une fascination, elle traversa la foule; et elle écoutait, une main sur l'épaule de Mannaï, le corps incliné.

La voix s'éleva:

--"Malheur à vous, Pharisiens et Sadduceens, race de vipères, autres gonflées, cymbales retentissantes!"

On avait reconnu Iakannan. Son nom circulait. D'autres accoururent.

"Malheur à toi, ô peuple! et aux traîtres de Juda, aux ivrognes d'Ephraïm, à ceux qui habitent la vallée grasse, et que les vapeurs du vin font chanceler!"

"Qu'ils se dissipent comme l'eau qui s'écoule, comme la limace qui se fond en marchant, comme l'avorton d'une femme qui ne voit pas le soleil.

"Il faudra, Moab, te réfugier dans les cyprès comme les passereaux, dans les cavernes comme les gerboises. Les portes des forteresses seront plus vite brisées que des écailles de noix, les murs crouleront, les villes brûleront; et le fleau de l'Éternel ne s'arrêtera pas. Il retournera vos membres dans votre sang, comme de la laine dans la cuve d'un teinturier. Il vous déchirera comme une herse neuve; il repandra sur les montagnes tous les morceaux de votre chair!"

De quel conquérant parlait-il? Était-ce de Vitellius? Les Romains seuls pouvaient produire cette extermination. Des plaintes s'échappaient:--"Assez! assez! qu'il finisse!"

Il continua, plus haut:

--"Auprès du cadavre de leurs mères, les petits enfants se traineront sur les cendres. On ira, la nuit, chercher son pain à travers les décombres, au hasard des épées. Les chacals s'arracheront des ossements sur les places publiques, ou le soir les vieillards causaient. Tes vierges, en avalant leurs pleurs, joueront de la cithare dans les festins de l'étranger, et tes fils les plus braves baisseront leur échine, écorchée par des fardeaux trop lourds!"

Le peuple revoyait les jours de son exil, toutes les catastrophes de son histoire. C'étaient les paroles des anciens prophètes. Iakannan les envoyait, comme de grands coups, l'une après l'autre.

Mais la voix se fit douce, harmonieuse, chantante. Il annonçait un affranchissement, des splendeurs au ciel, le nouveau-né un bras dans la caverne du dragon, l'or à la place de l'argile, le désert s'épanouissant comme une rose:--"Ce qui maintenant vaut soixante kicars ne coûtera pas une obole. Des fontaines de lait jailliront des rochers; on s'endormira dans les pressoirs le ventre plein! Quand viendras-tu, toi que j'espère? D'avance, tous les peuples s'agenouillent, et ta domination sera éternelle, Fils de David!"

Le Tétrarque se rejeta en arrière, l'existence d'un Fils de David l'outrageant comme une menace.

laokanann l'invectiva pour sa royauté.

--"Il n'y a pas d'autre roi que l'Eternel!" et pour ses jardins, pour ses statues, pour ses meubles d'ivoire, comme l'impie Achab!

Antipas brisa la cordelette du cachet suspendu à sa poitrine, et le lança dans la fosse, en lui commandant de se taire.

La voix répondit:

--"Je crierai comme un ours, comme un âne sauvage, comme une femme qui enfante!

"Le chatiment est déjà dans ton inceste, Dieu t'afflige de la stérilité du mulet!"

Et des rires s'élevèrent, pareils au clapotement des flots.

Vitellius s'obstinait à rester. L'interprète, d'un ton impassible, redisait, dans la langue des Romains, toutes les injures que laokanann rugissait dans la sienne. Le Tétrarque et Herodias étaient forcés de les subir deux fois. Il haletait, pendant qu'elle observait béante le fond du puits.

L'homme effroyable se renversa la tête; et, empoignant les barreaux, y colla son visage, qui avait l'air d'une broussaille, où étincelaient deux charbons:

--"Ah! c'est toi, lezabel!"

"Tu as pris son cœur avec le craquement de ta chaussure. Tu hennissais comme une cavale. Tu as dressé ta couche sur les monts, pour accomplir tes sacrifices!"

"Le Seigneur arrachera tes pendants d'oreilles, tes robes de pourpre, tes voiles de lin, les anneaux de tes bras, les bagues de tes pieds, et les petits croissants d'or qui tremblent sur ton front, tes miroirs d'argent, tes éventails en plumes d'autruche, les patins de nacre qui haussent ta taille, l'orgueil de tes diamants, les senteurs de tes cheveux, la peinture de tes ongles, tous les artifices de ta mollesse; et les cailloux manqueront pour lapider l'adultère!"

Elle chercha du regard une défense autour d'elle. Les Pharisiens baissaient hypocritement leurs yeux. Les Sadduceens tournaient la tête, craignant d'offenser le Proconsul. Antipas paraissait mourir.

La voix grossissait, se développait, roulait avec des déchirements de tonnerre, et, l'écho dans la montagne la répétant, elle foudroyait Machabéus d'éclats multiples.

--"Étale-toi dans la poussière, fille de Babylone! Fais moudre la farine! Ote ta ceinture, détache ton soulier, trousse-toi, passe les fleuves! ta honte sera découverte, ton opprobre sera vu! tes sanglots te briseront les dents! L'Eternel exécute la punition de tes crimes! Maudite! maudite! Creve comme une chienne!"

La trappe se ferma, le couvercle se rabattit. Mannaï voulait étrangler laokanann.

Herodias disparut. Les Pharisiens étaient scandalisés. Antipas, au milieu d'eux, se justifiait.

--"Sans doute," reprit Eleazar, "il faut épouser la femme de son frère, mais Herodias n'était pas veuve, et de plus elle avait un enfant, ce qui

constituait l'abomination."

--"Erreur! erreur!" objecta le Sadduceen Jonathas. "La Loi condamne ces mariages, sans les proscrire absolument."

--"N'importe! On est pour moi bien injuste!" disait Antipas, "car, enfin, Absalom a couché avec les femmes de son père, Juda avec sa bru, Ammon avec sa sœur, Lot avec ses filles."

Aulus, qui venait de dormir, reparut à ce moment-là. Quand il fut instruit de l'affaire, il approuva le Tétrarque. On ne devait point se gêner pour de pareilles sottises; et il riait beaucoup du blâme des prêtres, et de la fureur de laokanann.

Herodias, au milieu du perron, se retourna vers lui.

--"Tu as tort, mon maître! Il ordonne au peuple de refuser l'impôt."

--"Est-ce vrai?" demanda tout de suite le Publicain.

Les réponses furent généralement affirmatives. Le Tétrarque les renforçait.

Vitellius songea que le prisonnier pouvait s'enfuir; et comme la conduite d'Antipas lui semblait douteuse, il établit des sentinelles aux portes, le long des murs et dans la cour.

Ensuite, il alla vers son appartement. Les députations des prêtres l'accompagnaient.

Sans aborder la question de la sacrificature, chacune émettait ses griefs.

Tous l'obsédaient. Il les congédia.

Jonathas le quittait, quand il aperçut, dans un créneau, Antipas causant avec un homme à longs cheveux et en robe blanche, un Essénien; et il regretta de l'avoir soutenu.

Une réflexion avait console le Tétrarque. laokanann ne dépendait plus de lui; les Romains s'en chargeaient. Quel soulagement! Phanuel se promenait alors sur le chemin de ronde.

Il l'appela, et, designant les soldats:

--"Ils sont les plus forts! je ne peux le délivrer! ce n'est pas ma faute!"

La cour était vide. Les esclaves se reposaient. Sur la rougeur du ciel, qui enflammait l'horizon, les moindres objets perpendiculaires se détachaient en noir. Antipas distingua les salines à l'autre bout de la mer Morte, et ne voyait plus les tentes des Arabes. Sans doute ils étaient partis? La lune se levait; un apaisement descendait dans son cœur.

Phanuel, accablé, restait le menton sur la poitrine. Enfin, il révéla ce qu'il avait à dire.

Depuis le commencement du mois, il étudiait le ciel avant l'aube, la constellation de Persée se trouvant au zénith. Agalah se montrait à peine, Algol brillait moins, Mira-Coeti avait disparu; d'où il augurait la mort d'un homme considérable, cette nuit même, dans Machaerous.

Lequel? Vitellius était trop bien entouré. On n'exécuterait pas laokanann. "C'est donc moi!" pensa le Tétrarque.

Peut-être que les Arabes allaient revenir? Le Proconsul découvrirait ses relations avec les Parthes! Des sicaires de Jérusalem escortaient les prêtres; ils avaient sous leurs vêtements des poignards; et le Tétrarque ne doutait pas de la science de Phanuel.

Il eut l'idée de recourir à Herodias. Il la haïssait pourtant. Mais elle lui donnerait du courage; et tous les liens n'étaient pas rompus de l'ensorcellement qu'il avait autrefois subi.

Quand il entra dans sa chambre, du cinnamome fumait sur une vasque de porphyre; et des poudres, des onguents, des étoffes pareilles à des nuages, des broderies plus légères que des plumes, étaient dispersées.

Il ne dit pas la prédiction de Phanuel, ni sa peur des Juifs et des Arabes; elle l'eut accusé d'être lâche. Il parla seulement des Romains; Vitellius ne lui avait rien confié de ses projets militaires. Il le supposait ami de Caius, que fréquentait Agrippa; et il serait envoyé en exil, ou peut-être on l'égorgerait.

Herodias, avec une indulgence dédaigneuse, tâcha de le rassurer. Enfin, elle tira d'un petit coffre une médaille bizarre, ornée du profil de Tibère. Cela suffisait à faire palir les licteurs et fondre les accusations.

Antipas, ému de reconnaissance, lui demanda comment elle l'avait.

--"On me l'a donnée," reprit-elle.

Sous une portière en face, un bras nu s'avança, un bras jeune, charmant et comme tourne dans l'ivoire par Polyclète. D'une façon un peu gauche, et cependant gracieuse, il ramait dans l'air, pour saisir une tunique oubliée sur une escabelle près de la muraille.

Une vieille femme la passa doucement, en écartant le rideau.

Le Tétrarque eut un souvenir, qu'il ne pouvait préciser.

--"Cette esclave est-elle à toi?"

--"Que t'importe?" répondit Herodias.

III

Les convives emplissaient la salle du festin.

Elle avait trois nefs, comme une basilique, et que séparaient des colonnes en bois d'algumim, avec des chapiteaux de bronze couverts de sculptures. Deux galeries à claire-voie s'appuyaient dessus; et une troisième en filigrane d'or se bombait au fond, vis-à-vis d'un cintre énorme, qui s'ouvrait à l'autre bout.

Des candelabres, brûlant sur les tables alignées dans toute la longueur du vaisseau, faisaient des buissons de feux, entre les coupes de terre peinte et les plats de cuivre, les cubes de neige, les monceaux de raisin; mais ces clartés rouges se perdaient progressivement, à cause de la hauteur du plafond, et des points lumineux brillaient, comme des étoiles, la nuit, à travers des branches. Par l'ouverture de la grande baie, on apercevait des flambeaux sur les terrasses des maisons; car Antipas faisait ses amis, son peuple, et tous ceux qui s'étaient présentés.

Des esclaves, alertes comme des chiens et les orteils dans des sandales de feutre, circulaient, en portant des plateaux.

La table proconsulaire occupait, sous la tribune doree, une estrade en planches de sycomore. Des tapis de Babylone l'enfermaient dans une espece de pavillon.

Trois lits d'ivoire, un en face et deux sur les flancs, contenaient Vitellius, son fils et Antipas; le Proconsul etant pres de la porte, a gauche, Aulus a droite, le Tetrarque au milieu.

Il avait un lourd manteau noir, dont la trame disparaissait sous des applications de couleur, du fard aux pommettes, la barbe en éventail, et de la poudre d'azur dans ses cheveux, serres par un diademe de pierreries. Vitellius gardait son baudrier de pourpre, qui descendait en diagonale sur une toge de lin. Aulus s'était fait nouer dans le dos les manches de sa robe en soie violette, laminee d'argent. Les boudins de sa chevelure formaient des etages, et un collier de saphirs etincelait a sa poitrine, grasse et blanche comme celle d'une femme. Pres de lui, sur une natte et jambes croisees, se tenait un enfant tres-beau, qui souriait toujours. Il l'avait vu dans les cuisines, ne pouvait plus s'en passer, et, ayant peine a retenir son nom chaldeen, l'appelait simplement: "l'Asiatique." De temps a autre, il s'etait sur le triclinium. Alors, ses pieds nus dominaient l'assemblee.

De ce cote-la, il y avait les pretres et les officiers d'Antipas, des habitants de Jerusalem, les principaux des villes grecques; et, sous le Proconsul: Marcellus avec les publicains, des amis du Tetrarque, les personnages de Kana, Ptolemaide, Jericho; puis, pele-mele, des montagnards du Liban, et les vieux soldats d'Herode: douze Thraces, un Gaulois, deux Germains, des chasseurs de gazelles, des patres de l'Idumee, le sultan de Palmyre, des marins d'Eziongaber. Chacun avait devant soi une galette de pate molle, pour s'essuyer les doigts; et les bras, s'allongeant comme des cous de vautour, prenaient des olives, des pistaches, des amandes. Toutes les figures etaient joyeuses, sous des couronnes de fleurs.

Les Pharisiens les avaient repoussees comme indecence romaine. Ils frissonnerent quand on les aspergea de galbanum et d'encens, composition reservee aux usages du Temple.

Aulus en frotta son aisselle; et Antipas lui en promit tout un chargement, avec trois couffes de ce veritable baume, qui avait fait convoiter la Palestine a Cleopatre.

Un capitaine de sa garnison de Tiberiade, survenu tout a l'heure, s'etait place derriere lui, pour l'entretenir d'evenements extraordinaires. Mais son attention etait partagee entre le Proconsul et ce qu'on disait aux tables voisines.

On y causait de laokanann et des gens de son espece; Simon de Gittai lavait les peches avec du feu. Un certain Jesus...

--"Le pire de tous," s'ecria Eleazar. "Quel infame bateleur!"

Derriere le Tetrarque, un homme se leva, pale comme la bordure de sa chlamyde. Il descendit l'estrade, et, interpellant les Pharisiens:

--"Mensonge! Jesus fait des miracles!"

Antipas desirait en voir.

--"Tu aurais du l'amener! Renseigne-nous!"

Alors il conta que lui, Jacob, ayant une fille malade, s'etait rendu a Capharnaum, pour supplier le Maitre de vouloir la guerir. Le Maitre avait repondu: "Retourne chez toi, elle est guerie!" Et il l'avait trouvee sur le seuil, etant sortie de sa couche quand le gnomon du

palais marquait la troisième heure, l'instant même où il abordait Jésus.

Certainement, objecteront les Pharisiens, il existait des pratiques, des herbes puissantes! Ici même, à Machaerous, quelquefois on trouvait le baaras qui rend invulnérable; mais guérir sans voir ni toucher était une chose impossible, à moins que Jésus n'employât les démons.

Et les amis d'Antipas, les principaux de la Galilée, reprirent, en hochant la tête:

--"Les démons, évidemment."

Jacob, debout entre leur table et celle des prêtres, se taisait d'une manière hautaine et douce.

Ils le sommaient de parler:--"Justifie son pouvoir!"

Il courba les épaules, et à voix basse, lentement, comme effrayé de lui-même:

--"Vous ne savez donc pas que c'est le Messie?"

Tous les prêtres se regardèrent; et Vitellius demanda l'explication du mot. Son interprète fut une minute avant de répondre.

Ils appelaient ainsi un libérateur qui leur apporterait la jouissance de tous les biens et la domination de tous les peuples. Quelques-uns même soutenaient qu'il fallait compter sur deux. Le premier serait vaincu par Gog et Magog, des démons du Nord; mais l'autre exterminerait le Prince du Mal; et, depuis des siècles, ils l'attendaient à chaque minute.

Les prêtres s'étant concertés, Eleazar prit la parole.

D'abord le Messie serait enfant de David, et non d'un charpentier; il confirmerait la Loi. Ce Nazareen l'attaquait; et, argument plus fort, il devait être précédé de la venue d'Elie.

Jacob répliqua:

"Mais il est venu, Elie!"

--"Elie! Elie!" répéta la foule, jusqu'à l'autre bout de la salle.

Tous, par l'imagination, apercevaient un vieillard sous un vol de corbeaux, la foudre allumant un autel, des pontifes idolâtres jetés aux torrents; et les femmes, dans les tribunes, songeaient à la veuve de Sarepta.

Jacob s'épuisait à redire qu'il le connaissait! Il l'avait vu! et le peuple aussi!

--"Son nom?"

Alors, il cria de toutes ses forces:

--"Iaokanann!"

Antipas se renversa comme frappé en pleine poitrine. Les Sadduceens avaient bondi sur Jacob. Eleazar pérorait, pour se faire écouter.

Quand le silence fut établi, il drapa son manteau, et comme un juge posa des questions.

--"Puisque le prophète est mort..."

Des murmures l'interrompirent. On croyait Elie disparu seulement.

Il s'emporta contre la foule, et, continuant son enquête:

--"Tu penses qu'il est ressuscité?"

--"Pourquoi pas?" dit Jacob.

Les Sadduceens haussèrent les épaules; Jonathas, écarquillant ses petits yeux, s'efforçait de rire comme un bouffon. Rien de plus sot que la prétention du corps à la vie éternelle; et il déclama, pour le Proconsul, ce vers d'un poète contemporain:

Nec crescit, nec post mortem durare videtur.

Mais Aulus était penché au bord du triclinium, le front en sueur, le visage vert, les poings sur l'estomac.

Les Sadduceens feignirent un grand émoi;--le lendemain, la sacrificature leur fut rendue;--Antipas était du désespoir; Vitellius demeurait impassible. Ses angoisses étaient pourtant violentes; avec son fils il perdait sa fortune.

Aulus n'avait pas fini de se faire vomir, qu'il voulut remanger.

--"Qu'on me donne de la rapure de marbre, du schiste de Naxos, de l'eau de mer, n'importe quoi! Si je prenais un bain?"

Il croqua de la neige, puis, ayant balance entre une terrine de Commagene et des merles roses, se décida pour des courges au miel. L'Asiatique le contemplait, cette faculté d'engloutissement denotant un être prodigieux et d'une race supérieure.

On servit des rognons de taureau, des loirs, des rossignols, des hachis dans des feuilles de pampre; et les prêtres discutaient sur la résurrection. Ammonius, élève de Philon le Platonicien, les jugeait stupides, et le disait à des Grecs qui se moquaient des oracles. Marcellus et Jacob s'étaient joints. Le premier narrait au second le bonheur qu'il avait ressenti sous le baptême de Mithra, et Jacob l'engageait à suivre Jésus. Les vins de palme et de tamaris, ceux de Safet et de Byblos, coulaient des amphores dans les cratères, des cratères dans les coupes, des coupes dans les gosiers; on bavardait, les cœurs s'épanchaient. Iacim, bien que Juif, ne cachait plus son adoration des planètes. Un marchand d'Aphaka ébahissait des nomades, en détaillant les merveilles du temple d'Hierapolis; et ils demandaient combien coûterait le pèlerinage. D'autres tenaient à leur religion natale. Un Germain presque aveugle chantait un hymne célébrant ce promontoire de la Scandinavie, où les dieux apparaissent avec les rayons de leurs figures; et des gens de Sichem ne mangeront pas de tourterelles, par déférence pour la colombe Azima.

Plusieurs causaient debout, au milieu de la salle; et la vapeur des haleines avec les fumées des candelabres faisait un brouillard dans l'air. Phanuel passa le long des murs.

Il venait encore d'étudier le firmament, mais n'avancait pas jusqu'au Tétrarque, redoutant les taches d'huile qui, pour les Esseniens, étaient une grande souillure.

Des coups retentirent contre la porte du château.

On savait maintenant que Iakannan s'y trouvait détenu. Des hommes avec des torches grimpaient le sentier; une masse noire fourmillait dans le ravin; et ils hurlaient de temps à autre:--"Iakannan! Iakannan!"

--"Il derange tout!" dit Jonathas.

--"On n'aura plus d'argent, s'il continue!" ajouteraient les Pharisiens.

Et des recriminations partaient:

--"Protege-nous!

--"Qu'on en finisse!

--"Tu abandonnes la religion!

--"Impie comme les Herode!

End of the Project Gutenberg EBook of Trois contes, by Gustave Flaubert

***** END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK TROIS CONTES *****

******* This file should be named 12065.txt or 12065.zip *******

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/2/0/6/12065/>

Produced by Tonya Allen, Renald Levesque and the Online Distributed Proofreading Team. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

***** START: FULL LICENSE *****

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- **You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from** the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- **You provide a full refund of any money paid by a user who notifies** you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pgla.org>.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit **501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the** state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at **809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email business@pglaf.org**. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby
Chief Executive and Director
gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII, compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over the old filename and etext number. The replaced older file is renamed. VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000, are filed in directories based on their release date. If you want to download any of these eBooks directly, rather than using the regular search system you may utilize the following addresses and just download by the etext year.

<http://www.gutenberg.net/etext06>

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are filed in a different way. The year of a release date is no longer part of the directory path. The path is based on the etext number (which is identical to the filename). The path to the file is made up of single digits corresponding to all but the last digit in the filename. For example an eBook of filename 10234 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234>

or filename 24689 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689>

An alternative method of locating eBooks:

<http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL>